



**Deux mois de visite pastorale
dans le diocèse de Saint-Jean-d'Acre en Galilée
(Terre-Sainte) en 1889**

**Une visite pastorale dans le diocèse de Tripoli
de Syrie en 1909**

par **Joseph DOUMANI**

*Vicaire général de M^{gr} Agapios Doumani lors de la rédaction de la première plaquette
Evêque de Tripoli lors de la rédaction de la seconde*



La plaquette «*Deux mois de visite pastorale dans le diocèse de Saint-Jean-d'Acre en Galilée (Terre-Sainte) en 1889*» par le Père Joseph Doumani, a été éditée en 1889 par l'Imprimerie Alfred Pouyé, à Fontainebleau, 19, rue de la Paroisse. La plaquette «*Une visite pastorale dans le diocèse de Tripoli de Syrie en 1909*» par Mgr Joseph Doumani, a été éditée en 1909 par l'Imprimerie Saint-Paul, à Bar-le-Duc, 36, boulevard de la Banque. Ces deux plaquettes ont été rééditées en une seule en décembre 2013 par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be

L'ÉGLISE GRECQUE-MELKITE CATHOLIQUE – ARCHIÉPARCHIE DE TRIPOLI - LIBAN

Le siège est très ancien, puisque la signature de l'un de ses évêques figure dans les actes du concile de Nicée en 325.

Jusqu'en 1960, l'éparchie de Tripoli comprenait, outre la ville de Tripoli et le Akkar, le territoire actuel de l'éparchie de Lattaquié en Syrie. En 1961, cette partie-nord se sépare pour devenir l'archiéparchie de Lattaquié. Et en 1969, le Saint-Synode décide d'adjoindre à celle de Tripoli le district de Batroun qui faisait précédemment partie de l'archiéparchie de Beyrouth et Jbeil. L'archiéparchie de Tripoli couvrit donc, à partir de ce moment, tout le gouvernorat du Nord-Liban, s'étendant du pont Madfoun jusqu'au fleuve El-Kabir et la frontière syrienne.

Le premier évêque résidentiel de l'éparchie fut Joseph Doumani, religieux salvatorien, né à Damas en 1849, sacré le 21 mars 1897 (jusqu'en 1922). Auparavant le territoire était régi par un vicaire patriarcal: Athanase Toutounji, 1836-1874, et Paul Moussadiyé, 1880-1895, tous deux évêques, et Cyrille Kfoury, archimandrite, 1895-1897.

La cathédrale, dédiée à saint Georges, date de 1835 et fut bâtie par le patriarche Maximos III Mazloum.

(Sources : www.pgc-lb.org)

Deux mois de visite pastorale dans le diocèse de Saint-Jean-d'Acre en Galilée (Terre-Sainte) en 1889

par **Joseph DOUMANI**

Vicaire général de son oncle Monseigneur Agapios Doumani (1864-1893) à Saint-Jean-d'Acre, Galilée (Syrie)

Saint-Jean-d'Acre, le 5 décembre 1889.

MES TRÈS CHERS ET BIEN-AIMÉS BIENFAITEURS,

Il y a déjà assez longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles. J'aime à croire qu'elles sont bonnes. Je n'ai pu également vous en donner des miennes, à cause de mes nombreuses occupations, de la maladie de Monseigneur, qui a failli mourir, et surtout à cause de la visite pastorale que j'ai faite dans le diocèse, dès que Monseigneur fut hors de danger.

Pour vous faire plaisir, je veux vous faire connaître les détails de cette visite et quelques traits des mœurs de ces contrées. Ce modeste récit vous aidera à vous faire une idée de mon ministère et de mes œuvres dans cette terre sainte arrosée des sueurs et du sang de Notre-Seigneur.

Comme je compte plusieurs bienfaiteurs dans votre généreux pays, j'ai cru bon de faire imprimer ma relation en France, d'où je vous la fais parvenir directement.

Il n'est pas nécessaire de faire appel à votre bon cœur en me recommandant à votre charité, et par votre entremise, à celle des âmes pieuses et charitables qui vous entourent. En lisant cette brochure, vous pourrez juger et du misérable état de ce pauvre diocèse, et du fardeau qui pèse sur mes épaules, depuis plus de quatorze ans que je partage les sollicitudes pastorales de Mgr Doumani, mon oncle paternel, vénérable vieillard de quatre-vingts ans.

Le bon Dieu vous tiendra compte de tout le bien que vous m'avez fait et que vous me ferez en son saint nom, pour sa plus grande gloire.

En attendant, permettez-moi, à l'approche de cette nouvelle année, de vous la souhaiter bonne et heureuse. *Ad multos annos!*

Puisse le bon Dieu vous bénir et exaucer les vœux et les prières que je lui fais avec mes pauvres prêtres, tous les jours, pour votre bonheur, celui de toute votre chère famille et de tous les vôtres.

Veillez avoir la bonté de m'accuser réception de cette brochure et agréer, avec la bénédiction de Monseigneur et ses vœux de bonne année, l'expression des sentiments de respect et de vive reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et tout obligé serviteur.

Père Joseph DOUMANI,

Vicaire général de Monseigneur, à Saint-Jean-d'Acre (Syrie).

Saint-Jean-d'Acre, le 5 décembre 1889.

Mille actions de grâces soient rendues à Dieu, car me voilà rentré après avoir achevé la visite pastorale dans ce diocèse.

Mgr Agapios Doumani, notre évêque, a fait lui-même, malgré sa vieillesse, cette visite à Caïffa, à Chefamar et à Nazareth, où il a édifié tout le monde par sa piété et ses sages exhortations à aimer le bon Dieu et à faire chacun

son devoir. Il a présidé à un grand nombre de baptêmes et de mariages.

La dîme qu'il recueille tous les ans de ses diocésains et dont il doit vivre et pourvoir à ses nécessités, fut de deux cents francs dans chacune de ces trois localités.

Il a été content, lors de sa visite à Caïffa, de voir les enfants fréquenter l'école des Frères des Écoles chrétiennes, qui excellent à instruire la jeunesse dans la science et la piété. À Chefamar, les enfants fréquentent l'école du curé latin, un excellent prêtre très zélé et très pieux. Mais à Nazareth, malheureusement un grand nombre de nos enfants fréquentent l'école protestante. Monseigneur a engagé les parents à les retirer de cette école. On lui a promis de le faire aussitôt que les Frères seraient arrivés. Nous les attendons, ces bons Frères, avec une sainte impatience.

J'ai écrit moi-même à leur vénéré supérieur qui m'a promis de nous envoyer des Frères dès qu'il en aura le moyen.

Nos jeunes filles dans ces trois localités, ainsi qu'à Saint-Jean-d'Acre, fréquentent l'école des bonnes Sœurs, les Dames de Nazareth. Je ne saurais dépeindre le zèle et la piété de ces saintes religieuses, ainsi que le grand bien qu'elles font aux enfants dans leurs écoles, et aux femmes, par le moyen de la congrégation qu'elles dirigent. Le bon Dieu les récompensera ainsi que tous ceux qui nous font du bien soit moralement, soit matériellement.

Nous avons achevé notre église de Nazareth, mais il faut y faire encore le crépissage, le pavé et l'ornementation: elle est par conséquent toute nue. Nous entreprenons de construire une nouvelle église à Chefamar; car, outre que l'église actuelle est trop petite et qu'on y descend par huit degrés comme dans une cave, elle est malheureusement en ruines.

Nous avons demandé le firman à Constantinople; car sans ce firman on ne nous permet pas de construire une église: c'est une loi du gouvernement.

C'est au-delà de Nazareth que commence ma visite pastorale, et je me permets de vous en narrer les détails. Monseigneur, depuis six ans, me charge de faire cette visite à sa place dans le reste du diocèse, ne pouvant plus s'y transporter lui-même à cause de sa vieillesse, de ses infirmités et des grandes fatigues que causent les voyages à cheval, aussi est-ce en voiture ou plutôt sur une espèce de chariot qu'il est allé à Caïffa, à Chefamar et à Nazareth; autrement il n'aurait pas pu s'y rendre.

Et encore à peine Monseigneur fût-il de retour, qu'il tomba malade, frappé d'un coup d'apoplexie. Nous avons bien cru le perdre. J'ai dû retarder ma visite pour le soigner jour et nuit dans sa maladie, et pourvoir aux plus urgentes affaires du diocèse. Monseigneur a été malade pendant vingt-cinq jours; dès qu'il eût recouvré la santé je me suis mis en route muni de sa sainte bénédiction, c'était au mois d'octobre.

Le premier village que je visitai s'appelle Touraan. Ce village est à deux heures de Nazareth et à dix de Saint-Jean-d'Acre. J'y arrive le soir après une journée de cheval bien pénible pour le début du voyage, car le commencement de toute chose est toujours difficile. Enfin, Dieu aidant, j'y arrive et je descends chez le curé. Je le trouve en train de déblayer sa maison dont une partie a été brûlée la veille. Tous ceux qui aidaient le pauvre curé s'empressèrent de me saluer et de me raconter le péril qu'ils avaient couru. Le bon Dieu, ajoutèrent-ils, nous a préservés, nous, notre curé, nos maisons et même le village, à cause de l'hôte pieux et saint qui devait venir : voulant désigner ainsi le pauvre visiteur délégué par Monseigneur. Les incendies du reste ne sont pas rares dans les villages de nos contrées, en voici les raisons.

Quand on enlève le fumier des bestiaux, on le jette aux abords du village et, au lieu de s'en servir pour fumer les terres, on le brûle le soir pour s'en débarrasser et faire disparaître les mauvaises odeurs et les insectes. Le malheureux vent de Charquié (vent violent de l'est) arrive et souffle avec une telle force qu'il soulève le feu du fumier et fait voler des milliers d'étincelles, qui retombent en pluie incandescente sur les terrasses des maisons. Sur ces terrasses, les femmes ont l'habitude de mettre sécher au soleil le bois qu'elles coupent elles-mêmes, de sorte que chaque maison a sur un côté de la terrasse, une grande quantité de bois sec. Le feu tombe sur ce combustible et vous pouvez juger de la rapidité et de la violence de l'incendie qui éclate alors. Ce vent d'est souffle parfois pendant toute l'année mais il est plus fréquent en été et en automne. Il a des périodes ; c'est-à-dire qu'il dure pendant trois, cinq, sept, ou même dix jours consécutifs ; il dessèche tout et brûle même le corps. Je l'ai eu en partant de Saint-Jean-d'Acre jusqu'à Touraan, aussi ai-je été brûlé, ainsi que mon compagnon, un prêtre de ce diocèse, de sorte que ma figure a eu à souffrir surtout mes yeux et mes lèvres ; je l'ai eu aussi de Touraan à Tibériade, mais moins fort, heureusement.

J'ai passé une nuit à Touraan après y avoir soupé avec mon compagnon chez le curé. Le festin se composait de riz cuit avec du beurre, de lait caillé, d'olives et d'une pastèque ; le café vint après, comme c'est la coutume toujours et partout. Étant harassé de fatigue, j'ai bien dormi, mais j'ai souffert du froid qui s'est fait sentir plus ou moins pendant toute cette visite.

Comme l'année passée, je n'ai pas senti, la première nuit, les piqûres des moustiques, des moucheron, des puces et autres insectes semblables.

Le lendemain, j'ai dit ma messe, et après avoir exhorté les paroissiens à penser à Dieu et à leur âme, je me suis mis à les visiter dans leurs maisons et à régler leurs différends. J'ai vu qu'ils désiraient avoir une école, je la leur ai promise, car les pauvres chrétiens de Touraan, au nombre de 200, sont très pauvres et n'ont point d'école.

Aussitôt que les grecs-schismatiques ont su que j'allais faire une école à Touraan, ils me promirent de se faire catholiques, car d'un côté ils n'ont ni prêtre ni église (ils sont à peu près 100) et ils sont fort négligés et très ignorants, comme la plupart de nos catholiques de Touraan, car le curé catholique est un pauvre vieillard infirme. Je vais leur envoyer un prêtre qui sera tout à la fois curé et

maître d'école. Les villageois m'ont promis de fournir dix mesures de blé qu'ils donneront tous les ans à ce prêtre, maître d'école, qui s'en contente avec les trente francs que je lui payerai tous les mois pour trente messes. C'est ce que je fais presque partout avec nos pauvres prêtres, surtout avec ceux des villages qui ne sont pas mieux payés ni mieux entretenus.

Aussitôt rentré à Saint-Jean-d'Acre, j'ai envoyé le prêtre en question à Touraan. Il s'y trouve depuis un mois, à la grande satisfaction de tous les habitants parmi lesquels on compte 300 chrétiens et 600 musulmans. Ce village est situé au-dessus du champ de blé dans lequel les disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ cueillirent quelques épis pour les manger. Il y a une demi-heure de distance de ce champ jusqu'au village de Touraan.

En venant à Touraan, j'ai rencontré beaucoup de Bédouins transportant du blé sur leurs chameaux sans bride. On rencontre ainsi des files de vingt, trente, quarante, cinquante, jusqu'à cent chameaux chargés de blé. Comme le Charquié soufflait avec violence, il fit tomber ma barrette ou mon chapeau qui roula entre les pieds des chameaux et risqua d'être écrasé, étant fait de carton assez dur enveloppé de drap noir. Les pèlerins qui viennent en terre sainte connaissent bien cette coiffure. Pour en donner une idée à ceux qui ne l'ont pas vue, je leur dirai que mon chapeau ou plutôt ma barrette, comme celle de tous les prêtres de ma nation, ressemble beaucoup à la toque des juges français. Elle est la même que celle des prêtres grecs, schismatiques ; la différence qui existe entre la nôtre et la leur, c'est que la leur est arrondie sur le sommet et que la nôtre se termine à six pointes. Quant à la toque des juges français, je ne l'ai vue qu'en image. Je me rappelle que lors de mon voyage à Rome, j'ai passé avec Mgr l'archevêque de Tyr par Lyon ; au milieu de la ville, un monsieur m'aborda et, après m'avoir salué avec cette politesse et cette amabilité dont tous les Européens sont doués, surtout les Français, il me demanda si j'étais un magistrat revenant du cimetière ? Je lui répondis en le priant de m'expliquer ce qu'il voulait dire, ne comprenant pas sa question. Il me dit alors : « Pardon, monsieur, je croyais, à votre coiffure, que vous étiez un juge français, mais je remarque à votre réponse que vous êtes étranger. » — Je lui ai dit : « Oui, monsieur, je suis un prêtre de l'Orient, et c'est le chapeau que nous portons dans notre patrie. » Il me dit que mon costume, avec ma barrette et le manteau à larges manches, ressemblait à celui des juges français ; il m'a remercié, et moi de même, et nous nous sommes quittés après avoir bien ri tous les deux.

L'église de Touraan est trop petite et la plus pauvre des églises de ce diocèse. Elle est mal construite et très ancienne ; le toit est en bois grossier. Elle est dédiée à saint Georges, qui est titulaire d'un grand nombre de nos églises en Syrie. On aime et on vénère beaucoup ce grand saint en Orient, et un grand nombre de personnes portent son nom.

Le second jour après-midi, je suis parti avec mon compagnon de voyage, emmenant avec moi, et pour toute la visite, une jument que le curé a bien voulu me prêter ; mais je n'ai pu lui donner, en retour, comme l'année passée, un manteau, puisque je n'ai que celui que je porte sur moi. On m'accompagna comme d'habitude à quelque distance du village, en signe de vénération, puis tous les

chrétiens me baisèrent la main et me recommandèrent à Dieu. C'est ainsi que je pris congé des habitants de Touraan pour aller à Tibériade, éloigné de deux heures de marche. Je passe par un endroit qu'on appelle «les pierres des chrétiens». C'est là que Notre-Seigneur Jésus-Christ multiplia les pains dont il rassasia des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

Tout près de cet endroit, sur une petite colline, est le mont des Béatitudes où Notre-Seigneur enseigna les huit béatitudes à ses disciples.

De l'endroit de la multiplication des pains, j'ai mis une heure et demie pour aller à Tibériade.

J'y arrive, et, me dirigeant tout droit au presbytère, comme de coutume, que vois-je, hélas! au lieu du presbytère, je ne trouve que ruines et toute la population, hommes, femmes et enfants, le curé en tête, occupée à le reconstruire. Le pauvre curé, qu'à peine j'ai pu reconnaître sous l'épaisse couche de poussière qui le couvrait, le bon P. Joseph Frégeat, se jeta à mon cou, les larmes aux yeux, et me salua cordialement; tout le monde vint, après lui, me baiser la main et me saluer, en me disant quelques paroles. Les uns me disaient que le curé et une dizaine de personnes avaient failli être écrasés sous les décombres; les autres déploraient cette calamité, d'autres, enfin, me dirent: «Le bon Dieu vous envoie chez nous, cher et zélé Père, pour nous aider à construire le presbytère.»

Après la première émotion, le curé me conduisit chez un de nos braves catholiques, qui avait cédé la plus belle et la plus grande chambre de sa maison au curé; c'est là qu'on m'a reçu. Mais avant de me reposer, j'ai demandé au curé de me dire comment le presbytère était tombé. Il me répondit: «J'étais au presbytère avec plusieurs de mes paroissiens pour traiter une question d'intérêt local (car pour toute affaire, soit spirituelle, soit temporelle, on recourt toujours au curé); après la délibération, chacun se retira chez soi; moi-même j'allai voir un malade. Deux heures après, on entendit un coup semblable à celui du tonnerre; chacun sort et demande d'où provient ce fracas; on apprend des plus proches voisins que c'est le presbytère qui tombe.» Ce presbytère était composé de deux chambres, d'un corridor et d'un petit cabinet. Le rez-de-chaussée, surmonté d'une voûte très ancienne, s'écroula et entraîna naturellement toutes les constructions supérieures. Aussitôt, on appela au secours, et ce fut une heure des plus lamentables et des plus funestes pour le pauvre curé et pour toute la population. On se mit de suite à déblayer et à retirer, autant que possible, les effets du curé, qui fut moins contrarié de la perte de ses pauvres meubles que de la chute du presbytère.

C'est en cet état lamentable que j'ai trouvé mon pauvre curé et tous ses paroissiens désolés qui, malgré leur pauvreté, avaient recueilli deux cents francs en se cotisant. Ils ont imploré mon secours et celui de Monseigneur; je leur ai remis cent francs ainsi que toute la dîme que j'ai recueillie chez eux pour Monseigneur.

Imaginez-vous si à la vue de tels malheurs, je pouvais manger et dormir; mais puisqu'il le fallait, je me suis résigné à la volonté du bon Dieu, et j'ai commencé, pendant les quatre jours que j'ai passés à Tibériade, à consoler ces pauvres gens, à les exciter à remercier le bon Dieu de ce qu'il n'y avait pas eu d'accidents de personne. Ils me

dirent: «Oui, mon Père, vous avez raison, mille actions de grâces soient rendues à Dieu pour ce bienfait.»

J'ai mangé, ou plutôt je me suis efforcé de manger ce qu'on m'avait préparé et qui était fort pauvre, car on n'avait pas le temps de faire la cuisine. On me servit des olives, du labané, une sorte de fromage frais et du raisin, rien d'autre.

Vous savez qu'à Tibériade on ne peut dormir dans les chambres que pendant trois ou quatre mois de l'année, savoir: décembre, janvier, février et mars. Le reste du temps, on dort sur la terrasse, les uns sous une tente faite de branches de laurier, et les autres, ce sont les plus nombreux, nous étions du nombre, sans tente ni autre couverture qu'un drap de lit plus ou moins léger. Nous avions donc le firmament pour toit et ses belles étoiles pour flambeaux; comme l'année passée, nous avons eu le bonheur de contempler la lune qui faisait briller les eaux du lac et offrait ainsi un spectacle ravissant. Quelques personnes nous suivirent jusque sur la terrasse même, et ne se retirèrent qu'après avoir assisté à notre prière du soir.

Comme la saison était un peu avancée, et craignant le froid, je n'ai pas voulu dormir comme les autres sur la terrasse; c'est dans la chambre que j'ai pris mon repos en compagnie des hôtes du propriétaire de la maison, trois hommes, dont l'un, plus fatigué que les deux autres, m'empêchait de dormir par ses ronflements, semblables à ceux d'un taureau ou d'un chameau. De plus, les insectes vinrent aussi me visiter et me faire force piqûres. Aussi la pensée du presbytère en ruines et les prévisions des difficultés pour le reconstruire, les piqûres des insectes, le ronflement de notre homme et les aboiements des chiens, furent-ils des causes plus que suffisantes pour éloigner de moi le sommeil. Enfin, comme tout finit sur cette terre, cette nuit prit fin, et je saluai avec plaisir le jour.

Mon office récité, je célébrai la messe, après laquelle je fis une exhortation, administrai les sacrements et réglai les différends. J'invitai les paroissiens à remplir leurs devoirs de chrétiens, et leur dit que j'étais disposé à régler leurs procès; car il faut le savoir, la visite pastorale, dans ces contrées, consiste en une sorte de mission dans laquelle, après avoir réconcilié toutes les âmes avec le bon Dieu, l'évêque ou son remplaçant doit écouter et juger toutes les questions de fiançailles, de mariages, d'héritages, de droits, de propriétés et de possessions, d'empiétements, de vols et autres, etc., etc. De plus, il doit examiner tout et pourvoir aux plus urgentes nécessités de l'église, du presbytère, aux constructions et aux réparations, et remédier, autant qu'il le peut, aux nombreuses et différentes misères qu'on ne trouve pas dans les pays riches et civilisés. J'ai passé trois jours à Tibériade. Pendant ce temps, nous allions manger, avec mon compagnon et le curé, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des paroissiens, qui invitaient les principaux de l'endroit pour nous honorer, selon les coutumes du pays. Deux orphelins, dont un garçon de six ans et une fille de huit ans, vinrent me prier de m'occuper d'eux, car ils étaient presque sans vêtements et réduits à une grande misère; ils sont à la charge de tous les chrétiens et logent chez un pauvre, oncle de leur mère. Ces deux enfants seraient devenus musulmans si nous ne les avions pas fait venir d'un village musulman, Hauran, où ils avaient perdu leur père et leur mère. J'ai encouragé leur oncle à les garder et à en avoir soin. Je lui ai remis dix

francs et je les ai recommandés à la charité du bon Père, leur curé, qui s'en occupe beaucoup malgré sa pauvreté. Une fois qu'ils seront plus grands, je tâcherai de les faire placer dans un orphelinat, soit à Jérusalem, soit à Beyrouth. Mais on ne trouve pas à tout moment des places, car on est surchargé par le nombre d'orphelins qu'on entretient, les demandes d'admissions affluent de toutes parts, un ou deux ans même avant la réception des enfants.

Nos petits garçons de Tibériade vont en classe chez les bons Pères Franciscains; mais nos jeunes filles malheureusement vont chez la maîtresse protestante, qui est venue s'installer ici il y a dix mois. Elle est payée cent francs par mois et fait tout son possible pour se faire aimer et pour attirer toutes les jeunes filles chez elle. À la défense formelle que je fis de ne plus les envoyer chez cette maîtresse protestante, on me répondit que si je fais venir une maîtresse catholique, on conduira toutes les jeunes filles chez elle. Mais comment faire pour avoir cette maîtresse catholique que je devrais nourrir, loger et payer au moins vingt francs par mois? J'espère que le bon Dieu me facilitera cette œuvre et m'aidera à la faire, ou à trouver des Sœurs qui consentiront à venir à Tibériade, bien que j'aie frappé à la porte de presque toutes les communautés religieuses, sans pouvoir y réussir jusqu'à ce jour. Il faut en effet des Sœurs bien courageuses pour venir ici se sacrifier et se faire brûler par la chaleur insupportable. Nos chrétiens de Tibériade sont très pauvres, ils sont au nombre de 300; il y a aussi une famille latine et une autre famille grecque-schismatique. Le reste des habitants se compose de mille musulmans et six mille juifs.

L'église de Tibériade est dédiée à saint Pierre; elle a été construite par le zèle et l'activité du P. Joseph Frégeat, curé actuel de Tibériade, et par la charité de l'Europe catholique, et surtout de la France. Elle nous a coûté 8.000 francs, sans le crépissage, le pavé et autres ornements. Depuis deux ans, nous avons pu y faire crépir les murs, et cette année nous avons pavé l'église à l'intérieur; il nous reste à faire le pavé de la terrasse; nous y suppléons tous les ans par une couche de terre pétrie avec de l'eau et qui en devenant sèche, empêche plus ou moins la pluie de pénétrer. Mais il faut renouveler chaque année cette terre, jusqu'à ce que nous puissions établir un pavage solide soit en pierres bien cimentées, soit en terre mélangée avec de la chaux, du ciment et de petits cailloux. Ce mélange, appliqué en couche d'une épaisseur convenable, est battu avec un instrument de bois qui en hâte la dessiccation, et en augmente la dureté.

Avant mon départ de Tibériade, j'ai parcouru (comme je le fais partout) les maisons des paroissiens avec mon compagnon de voyage, le curé et trois ou quatre des principaux de l'endroit. Un enfant de chœur nous accompagne portant un seau d'eau bénite et une croix sur laquelle nous attachons quelques fleurs. Nous trempons cette croix dans l'eau et nous aspergeons les maisons en bénissant les hommes, les femmes et les enfants qui s'empres- sent de baiser la croix que je tiens à la main. Avant de sortir de chaque maison, le chef de la famille s'approche et me remet son offrande pour Monseigneur, il me baise de nouveau la main, en me faisant de pieux souhaits pour Monseigneur et pour moi. Je me retire ainsi de chaque maison après avoir béni tout le monde.

En recevant leur don, je dis: «Que Dieu vous bénisse, qu'il multiplie vos biens et qu'il vous rende vos dons au centuple, en cette vie et en l'autre!»

L'offrande ordinaire est de un ou deux francs, parfois de trois et de quatre francs ou enfin d'un magidi (le magidi fait à peu près quatre francs cinquante). Personne ne donne plus qu'un magidi. La dîme de Tibériade fut de soixante francs cette année. J'ai remis cette dîme au curé, comme je l'ai dit plus haut, et j'y ai ajouté cent francs pour l'aider à reconstruire son presbytère.

Le caïmmacam (ou gouverneur) chrétien qui était à Tibériade a été changé après y avoir passé trois ans. Le nouveau caïmmacam, comme on l'appelle en arabe, est un musulman. Inutile de dire qu'on regrette bien le premier.

Je n'ai pas pu emmener avec moi le bon Père Frégeat pour m'aider dans cette visite, comme je le faisais depuis cinq ans; j'ai dû le laisser pour surveiller et presser la construction de son presbytère; car l'hiver et les pluies approchent et le pauvre curé désire s'installer au plus tôt, pour ne pas être à charge aux autres et à soi-même. J'ai emmené cette année avec moi le père Germain, curé de Deirhanna pour m'accompagner et m'aider pendant toute cette visite. Ce bon Père ne sait que l'arabe, ce qui m'embarrasse quelquefois, surtout lorsque j'ai une chose à lui confier, comme je le faisais avec le père Frégeat qui sait le français, le latin et l'italien. Enfin il faut s'arranger, se résigner et partir pour visiter les autres villages. Après avoir dit adieu, ou plutôt au revoir pour l'année prochaine, au curé et à tout le monde de Tibériade, je me mets en route après-midi avec le père Germain pour Elaboun en compagnie des personnes qui sont venues à notre rencontre jusqu'à Tibériade. De Tibériade à Elaboun, le chemin est très difficile et très dangereux. Une foule de Bédouins attaquent, pillent et tuent quelquefois les voyageurs, surtout pendant la nuit, lorsque ceux-ci ne sont pas en nombre, c'est-à-dire bien escortés. On attaque les voyageurs qui ne sont que trois ou quatre; lorsqu'on est au nombre de cinq au moins, les attaques sont fort rares.

Heureusement, nous sommes arrivés sains et saufs après une course de trois heures et demie. Tout le monde vient à notre rencontre auprès du village. Il est bon de dire un mot sur cet usage.

Aussitôt qu'on est arrivé à trois quarts d'heure ou à une demi-heure du village, un cavalier se détache de la caravane et court avertir un homme qui se tient sur le sommet de la colline la plus proche du village. Celui-ci, informé de l'arrivée de l'évêque ou de son vicaire général, commence à faire voltiger son manteau ou à crier s'il peut se faire entendre, et court ensuite à la hâte avertir les villageois. Aussitôt, ceux qui possèdent des chevaux les montent et courent à notre rencontre; ceux qui n'ont pas de monture marchent aussi vite qu'ils peuvent pour venir au-devant de nous. Il est à remarquer que les enfants aux aguets devancent presque toujours les cavaliers et viennent nous saluer en nous baisant la main et en disant: «Ahlan-oisahlan» qui veut dire, soyez le bienvenu; d'autres disent: «El hamdou-li-Lah Bissalamé» qui veut dire, grâce à Dieu pour votre heureuse arrivée; d'autres enfin nous disaient: «Aoiffi-ya-Bonna» qui veut dire, salut et bonne santé, ô notre père. Après avoir reçu, salué et

remercié ceux qui viennent ainsi à notre rencontre, nous continuons notre marche, nous, avec les cavaliers par derrière, ayant devant nous les piétons, précédés eux-mêmes des enfants qui devancent toujours tout le monde, bondissant de joie et disant à ceux qu'ils rencontrent : « Voilà notre père qui vient, voilà notre père qui arrive. » Aussitôt que nous sommes arrivés près du village, on nous prie de nous arrêter pour voir la course des cavaliers qui se livrent à une cavalcade en notre honneur ; cette course dure un quart d'heure et même une demi-heure. Les cavaliers se rangent les uns d'un côté, les autres d'un autre et galoppent les uns contre les autres, à la manière des Bédouins, ou se livrent à une sorte de jeu semblable au jeu de barre en France. Cette cavalcade est très intéressante pour les cavaliers et les villageois qui paraissent enthousiasmés et fiers, mais elle est fort pénible pour les voyageurs qui, ayant chevauché pendant six à sept heures, désirent plutôt descendre à terre et se reposer. On entre enfin dans le village. On se dirige tout droit vers l'église en procession (mais sans arc de triomphe dont l'usage est inconnu dans ces contrées), la croix et le curé en tête avec l'encensoir, les chrétiens ensuite et derrière tout le monde, le vicaire général avec sa suite. Après avoir rendu grâce au bon Dieu de nous avoir accordé un heureux voyage, je remercie tout le monde de l'aimable accueil qu'on vient de nous faire et je me retire chez le curé. C'est alors qu'il faut encore recevoir de nouveau tout le monde qui s'assied par terre sur des nattes. Pour nous, on met un matelas sur la natte et des coussins remplis de paille ou de son pour servir d'appui contre le mur. Le curé qui nous reçoit s'empresse de nous présenter comme rafraîchissement de la limonade (de l'eau sucrée avec du jus de citron), qu'il offre aussi à tous ceux qui sont présents. Le café amer vient après, et c'est le signal de la séparation. Après nous avoir salué une dernière fois et baisé la main, tout le monde se retire. Je rappelle auparavant qu'après le souper, je les attends tous à l'église pour leur parler du bon Dieu et de leur âme. Notre souper se composait de lentilles cuites à l'huile, d'olives et de miel (car c'était un mercredi). Les mercredis et les vendredis sont chez nous d'un jeûne strict, pendant toute l'année. L'usage de la viande et du laitage est absolument défendu. Le soir, tout le monde se réunit à l'église et m'écoula avec une grande attention parler de Dieu et du salut de leur âme. Le lendemain matin, je leur adressai de nouveau la parole, puis je me mis à confesser ; j'eus la satisfaction de communier toutes les personnes qui assistèrent à ma messe avec une ferveur qui m'a bien édifié et bien consolé. J'ai présidé à deux mariages et j'administrai moi-même le baptême à trois enfants.

On voudrait peut-être savoir qui donne la confirmation, puisque je n'en ai pas parlé dans ma brochure de l'année passée. Je réponds à cette question en disant que c'est moi qui donne le baptême et aussitôt après la confirmation. En voici la raison. D'abord, selon notre rite, on doit donner le baptême et aussitôt après la confirmation que l'évêque donnait autrefois lui-même, mais dans la suite les évêques ne pouvant plus circuler ni se montrer trop souvent, à cause des persécutions, le Saint-Siège, par privilège, permit aux prêtres de notre nation de donner eux-mêmes la confirmation aussitôt après le baptême. C'est un usage qui remonte à plus de cinq cents ans, et les

simples prêtres peuvent administrer la confirmation à ceux qu'ils baptisent. C'est pourquoi je donne la confirmation, comme tous les prêtres de ma nation, à ceux que je baptise. Mais il nous est absolument défendu de donner la confirmation seule ; c'est aux évêques qu'il est réservé de la donner, puisqu'il est de leur propre ministère d'administrer ce sacrement à part.

L'église d'Elaboun est neuve, elle est dédiée à saint Georges. C'est Monseigneur qui l'a fait construire. J'ai contribué un peu à l'ornementation et j'ai fait construire un joli presbytère tout près de l'église. J'entends par presbytère une grande pièce dont la moitié est coupée à demi-hauteur par un plancher de bois. On ménage ainsi une petite chambre haute au milieu de la grande pièce. Je suis impuissant à mieux vous expliquer cette construction, cependant bien simple ; j'aime à croire que vous comprendrez suffisamment.

La dîme d'Elaboun se compose de blé comme d'habitude, et non pas d'argent ; elle a été de six mesures de blé, ce qui vaut trente-huit ou quarante francs. Le village d'Elaboun est, comme je l'ai dit plus haut, environné d'un grand nombre de Bédouins dont les chefs viennent tous les ans me saluer et manger avec nous. C'est très curieux de les voir manger avec la main, comme font du reste plusieurs chrétiens. Ils n'usent pas de table, mais mangent assis par terre sur des nattes de joncs, on met le pain sur les côtés, et au milieu on dépose les mets dans de grands plats en cuivre ; tout le monde se range en forme de cercle. Une fois que j'ai béni les mets, je commence à manger et tous font de même. Les mets se composent de riz cuit avec du beurre ou de l'huile et de lait caillé qu'on met sur le riz pour pouvoir l'avaler plus facilement après l'avoir mâché (si on le mâche).

Voici comment on mange : personne ne se sert de cuillère, si ce n'est les prêtres et quelques convives étrangers. On tient le riz dans la main et on le porte à la bouche ; le chef de la maison qui nous a invités se tient debout, excitant par ses bonnes paroles, ses bonnes manières et son affabilité, l'appétit de ses hôtes. Lorsque quelqu'un a fini de manger, il appelle un de ceux qui attendent leur tour pour le remplacer. Je dois rester jusqu'à ce que tout le monde ait fini ; c'est alors que nous récitons les actions de grâce et nous nous levons pour laver nos mains. Le maître de la maison en recevant de moi la serviette avec laquelle je me suis essuyé, me baise les mains en signe de remerciement pour être venu l'honorer en mangeant avec tout le monde chez lui. Après le dîner, comme après le souper, on fait griller le café sur un feu qu'on allume dans un coin de l'appartement même où nous avons mangé ; car la maison dans les villages consiste en une seule pièce très vaste où il y a de la place pour la famille, pour les hôtes, pour les grains et pour les bestiaux qui logent tous ensemble.

Le mouhebage, espèce d'instrument en bois dont les Bédouins se servent pour broyer le café, commence à amuser les convives par la gracieuse cadence des coups qui imitent le bruit du tambour : tiri, ri, trac trac, tiri, ri, trac trac... etc. Le café broyé est de suite mis dans la cafetière, et bientôt après on verse le café, sans sucre bien entendu, dans de petits vases en forme de coupe qu'on distribue aux convives, en commençant par le vicaire général, les prêtres, les vieillards et les jeunes gens ; les

femmes ne se montrent dans ces assemblées que pour le service seulement. Il est à remarquer qu'on ne doit pas présenter la tasse de café remplie entièrement mais à moitié seulement, selon l'ancien usage des Arabes et des Bédouins qu'on conserve scrupuleusement encore dans tous les villages de ce diocèse: c'est un témoignage de paix et d'amitié; au contraire, si on remplissait la tasse jusqu'au bord, comme on le fait en Europe et dans toutes les villes de l'Orient, ce serait offensant pour celui à qui on la présenterait; ce serait alors un signe de haine et d'inimitié. Il est pourtant d'usage de recommencer à donner le café à deux ou trois reprises, mais toujours la même mesure.

Après avoir terminé et réglé en deux jours toutes les questions, je suis parti d'Elaboun, accompagné de presque tous les habitants, qui sont au nombre de trois cents. Je leur dis adieu ou au revoir et je me dirigeai avec le père Germain et deux autres personnes comme escorte à deux heures d'Elaboun. J'y fus accueilli avec les mêmes honneurs. Quelques musulmans vinrent à ma rencontre; après avoir pris les rafraîchissements et le café, ils s'en allèrent et me laissèrent libre pour réciter mon office et faire ma correspondance à Monseigneur et à mon remplaçant à Saint-Jean-d'Acree.

Je loge à Deirhanna chez le curé, dans le presbytère que j'avais eu le bonheur de lui faire construire; il est beaucoup plus petit que celui d'Elaboun, car il consiste en une seule petite chambre tout près de l'église. Nous soupions plus ou moins bien, parce qu'on n'avait pas eu le temps de faire cuire les mets. Notre souper se composait d'un petit poulet grillé tel quel sur le feu, sans huile ni beurre, toujours des olives et du lait caillé, point de fruits, car ils sont rares dans les villages. On se régale d'un peu de miel, de figues sèches ou de raisins secs qu'on achète dans les contrées où on les cultivent ou dans les villes. Le soir, après souper, le sermon auquel tout le monde assiste, excepté les femmes qui ne vont à l'église que le matin pour entendre la parole de Dieu, se confesser et communier. Tout le monde assiste pareillement à ma messe que je ne commence qu'après avoir confessé, avec mon compagnon et le curé du village, tous les catholiques. Je n'ai passé qu'une journée à Deirhanna, l'église y est très petite et très ancienne; je n'ai pas encore les ressources nécessaires pour en construire une nouvelle près de l'ancienne, dans un terrain que j'ai acheté l'année passée. J'attends toujours que le bon Dieu m'envoie de quoi pourvoir à cette construction; il me faut au moins mille francs. L'église de Deirhanna est dédiée à la très sainte Vierge. La dîme fut de quatre mesures de blé.

Les chrétiens de Deirhanna sont moins nombreux et beaucoup plus pauvres que ceux d'Elaboun. On y compte environ cinq cents musulmans. Nos chrétiens vivent paisiblement avec les musulmans qui ne les oppriment plus directement comme par le passé, mais il arrive de temps à autre qu'on leur vole quelques bestiaux. La veille de mon arrivée à Deirhanna, on a volé, à deux de nos chrétiens, deux bœufs qu'ils ont beau chercher sans les trouver. Vous pouvez juger de leur tristesse et de leur exaspération.

Pendant la nuit, nous avons eu comme de coutume à souffrir les piqûres de divers insectes. De plus, nous entendions un petit bruit aigu très persévérant. Je demande au

curé d'où provenait cette espèce de musique. Il me répond que les musiciens ne sont autres que les vers qui rongent les poutres du toit. Cette musique désagréable chassait le sommeil; heureusement je ne l'ai entendue que dans deux ou trois localités. Quoique le bois ne soit pas vieux, les vers s'en emparent, parce que, me dit-on, il a été coupé au « malan » c'est-à-dire après le quinzième jour de la lune. J'ignore ce qu'il y a de vrai en cela, mais les villageois affirment qu'il faut absolument couper le bois avant cette époque pour que les vers ne s'y mettent pas.

J'ai fait à Deirhanna deux mariages, des fiançailles et un baptême. Avant de partir de Deirhanna, je vois arriver le curé d'Arrabé avec quatre personnes qui viennent pour me saluer et m'accompagner chez eux; ce qui se fait toutes les fois que les villages sont à proximité, ou qu'on désire faire plus d'honneur à la personne qu'on veut recevoir. Nous partons donc après avoir remercié les pauvres chrétiens de Deirhanna; plusieurs voulaient m'accompagner jusqu'à Arrabé; à ma prière, ils retournèrent chez eux après avoir marché avec moi un quart d'heure environ et après avoir reçu ma bénédiction. Nous continuons notre route avec mon compagnon, le père Germain ou Girmanos comme on l'appelle en arabe, le curé d'Arrabé, un vénérable vieillard et excellent prêtre, ainsi que ceux de ses paroissiens qui étaient venus avec lui.

Après une heure de cheval, nous parvenons à Arrabé où tout le monde vient à notre rencontre: cavaliers et piétons, hommes, femmes et enfants. On tire des coups de fusil en signe de joie, les femmes entonnent, sur les terrasses, des chants qu'on ne connaît pas en Europe, surtout pour le ton et qui, tout arabe que je suis, avec une oreille plus ou moins habituée à ces mélodies, ne laissent pas de me déplaire vivement. Un excellent accueil nous est fait; partout des figures riantes et sympathiques, mêmes saluts et mêmes remerciements de part et d'autre. Je dois vous dire que les pauvres gens d'Arrabé me montrent depuis trois ans plus de reconnaissance et de sympathie que partout ailleurs. En voici les raisons: avant tout, il faut savoir qu'Arrabé contient 1.000 habitants dont 750 musulmans et 250 chrétiens. Les musulmans n'aiment pas beaucoup les chrétiens et les maltraitent de différentes manières, cependant ils sont plus calmes et moins hostiles qu'autrefois. Il y a trois ans, deux musulmans se disputaient entre eux pour une affaire de rien, il s'agissait de bois sec que chacun d'eux prétendait avoir coupé (le bois en question ne valait pas plus d'un franc). Tous deux en vinrent aux mains et ne se quittèrent qu'avec menaces, séparés qu'ils furent par des personnes qui advinrent. Leurs cœurs étaient pleins de haine et de rancune. Un jour, en revenant d'une noce d'un village voisin, ils se rencontrèrent seuls et une prise des mains succéda à un langage d'injures, d'imprécations et de blasphèmes. Comme c'était au milieu de la nuit et que personne n'était présent, ils se battirent tellement que l'un d'eux finit par terrasser son compagnon qui tomba par suite des coups de bâtons et de pierres qu'il reçut sur la tête; son adversaire finit enfin par l'achever en l'étranglant avec une corde qu'il portait comme ceinture.

Voyant que son ennemi était mort, craignant d'être accusé du crime ou surpris par un passant, inspiré par le démon, il emporta le cadavre sur ses épaules, et, continuant sa route, il arriva pendant la nuit à Arrabé. Il se diri-

gea vers le quartier des chrétiens (car le quartier chrétien est toujours séparé de celui des musulmans), il y déposa son triste fardeau, puis rentra tranquillement dans sa maison sans que personne ne le vit. Le matin, les pauvres chrétiens se lèvent pour aller chacun à son travail, ils aperçoivent l'homme mort gisant sur la place. Avant d'avoir eu le temps de penser à ce qu'il fallait en faire, ils virent se précipiter sur eux des musulmans armés. Il fallait voir alors l'état misérable et pitoyable de ces pauvres chrétiens qui ne pouvaient pas se défendre ni fuir devant des ennemis en fureur qui leur imputaient le crime. Pendant trois jours, les chrétiens furent en butte à toutes les persécutions, victimes du pillage et de la mort même. Cette fureur a droit d'éclater pendant trois jours, on l'appelle «Foratel damm» qui veut dire: coup de la fureur du sang.

On a pillé tout ce qu'on a pu emporter des maisons des chrétiens; on a éventré à coup d'épées et de haches des chameaux, des chevaux, des bœufs et des ânes. On a tué une femme chrétienne d'un coup de fusil qu'on lui a tiré en pleine poitrine; elle tomba raide morte. On a même tiré sur le curé qui a heureusement échappé aux balles, lesquelles firent deux gros trous dans la porte de sa chambre. On voulait tuer le curé parce qu'il tâchait d'apaiser l'émeute, et s'efforçait d'arrêter la fureur des musulmans contre les pauvres chrétiens qui pleuraient et se lamentaient comme s'ils eussent été au jour du jugement dernier. Les trois jours de la fureur du sang étant passés, on cessa de maltraiter ouvertement les chrétiens, mais on continua à le faire secrètement et toutes les fois que les circonstances s'y prêtaient. On avisa aussitôt Monseigneur de ce malheur. Sa Grandeur m'ordonna de partir sur le champ pour y remédier et *nouer le mouchoir de paix*, ce qui veut dire plaider et régler la rançon, après laquelle on apporte un mouchoir et on le noue devant tout le monde en signe de paix.

J'arrivai alors dans ce pauvre village où on me reçut avec des pleurs et des soupirs. Chacun s'empressa de me raconter son malheur, ce qu'il a perdu et les coups qu'il a reçus en me montrant les marques encore rouges. L'homme qui avait perdu sa femme m'aborde avec ses habits de deuil et sa barbe inculte (car ici et dans tout l'Orient, en général, c'est l'usage, en signe de deuil, de ne plus se raser et de s'habiller de noir). Je l'ai consolé ainsi que les pauvres chrétiens autant que j'ai pu. Le lendemain, j'assemblai les Cheiks musulmans du village, et je leur montrai l'injustice de leur action. Un d'eux m'interrompit et me dit: «Y-a-Abouna (qui veut dire: mon père), nous savons bien que les chrétiens sont innocents du meurtre; mais leur malheur vient de ce que l'homme assassiné se trouvait dans leur quartier et qu'ils n'ont pas pu arrêter la fureur des parents de la victime.»

Jugez de la valeur de leurs raisons!... Si l'on me disait: Il faut se plaindre au gouvernement, je répondais qu'en y recourant nous aurions plus de mal que de bien, parce qu'il faut pour tout procès des témoins; or les chrétiens ne seront pas acceptés parce qu'ils sont tous attaqués et, selon le code, leur témoignage n'est pas acceptable. Quant aux musulmans, aucun ne voulait et n'osait témoigner contre ses coreligionnaires qui le tueraient s'il donnait son témoignage contre eux. En recourant au gouvernement auquel on doit payer des frais assez énormes pour un pareil procès et sans aucune utilité, on s'attirerait de nou-

veau la haine de ces hommes vindicatifs. J'ai dû alors traiter la question de la rançon que les chrétiens, outre tout ce qu'ils ont perdu, devaient payer aux musulmans eux-mêmes. Trois mille francs furent enfin fixés comme rançon; ils devaient être payés en trente mois. Cela conclu, on apporta le mouchoir de paix qu'on noua en présence de tout le monde.

Les pertes des chrétiens s'élevèrent, avec la rançon, à dix mille francs, sans compter les coups, les mauvais traitements et la femme tuée. Dieu en soit loué!... Dès que le mouchoir de paix fut noué, tout le monde s'en alla content et satisfait: les musulmans joyeux d'avoir gagné, et les chrétiens heureux d'être débarrassés des vexations de toute espèce. Les chrétiens furent libres dès lors et tranquilles pour leurs personnes, leurs bestiaux et leurs biens. Ils me remercièrent beaucoup, surtout de leur avoir promis de les aider à payer la rançon avec nos propres ressources et le secours de Monseigneur et des principaux du diocèse, comme on fait d'habitude dans de tels malheurs publics.

J'ai écrit une circulaire pour faire appel à la charité de tous nos diocésains, en leur montrant les motifs qui nous obligeaient à recourir à leur générosité pour leurs frères opprimés et calomniés injustement. La quête de notre diocèse et celles des autres les plus voisins s'éleva à mille francs. Monseigneur donna cinq cents francs et moi trois cents francs. Ils devaient payer eux-mêmes le reste de la rançon. Les pauvres gens ont eu beaucoup à souffrir pour recueillir entre eux le reste de la rançon et compléter les trois mille francs; ils ont dû vendre de leurs propriétés, et ce n'est qu'après trois ans qu'ils ont pu payer toute la somme due, bien que plusieurs d'entre eux se soient endettés jusqu'à ce jour pour leur part de cotisation.

Le second motif pour lequel les chrétiens d'Arrabé me vouent une grande affection et une vive reconnaissance, c'est que j'ai réparé leur église; je leur ai acheté un terrain de quatre-vingts mètres de long sur cinquante de large, autour duquel j'ai fait construire un mur avec une chambre qui sert de presbytère au curé et d'école aux enfants. Ce terrain est devant leur église et y touche; il renferme un puits dont toute la population use, ce qui est d'une grande utilité, car dans ces trois villages, savoir: Deirhanna, Arrabé et Saknin, il n'y a point de source, on se sert de l'eau de citerne pour les hommes et pour les bestiaux, mais les citernes sont peu nombreuses et elles ne suffisent pas à tout le monde. Les citernes coûtent cher à construire, et les pauvres, qui sont les plus nombreux, n'en ont pas. Le puits que j'ai acheté, en même temps que le terrain, est une bonne citerne qui donne en abondance de l'eau à nos pauvres catholiques d'Arrabé. Ceux-ci voulaient l'appeler citerne du bon Père Joseph, mais sur mes instances ils la nommèrent citerne du bon saint Joseph. J'ai bu de cette eau ainsi que mon compagnon et nos chevaux. Le soir, nous prîmes un repas maigre, savoir: des aubergines frites avec de l'huile, des olives et du miel; voilà tout notre souper, après lequel le café, bien entendu. Après le café, j'ai parlé aux fidèles du bon Dieu et de la nécessité de bien travailler pour sauver son âme. Je les ai exhortés à venir de bon matin à l'église pour se confesser, communier, assister à la messe et entendre la parole de Dieu.

Après la messe, j'ai visité et béni les maisons et les

familles, et j'ai recueilli la dîme qui se composa de trois mesures de blé. Ce sont des jeunes filles qui portent le blé qu'on nous donne dans chaque maison, en se servant d'une corbeille qu'elles vident dans un coin de l'église. Une fois que tout le blé est ramassé, on en remplit de forts sacs, on les charge sur des chameaux qui les portent jusqu'à l'évêché, à Saint-Jean-d'Acres; je donne au chamelier une lettre pour remettre à Monseigneur, afin de lui indiquer le nombre de mesures de blé que j'ai recueillies, et de le prier de payer le transport s'il ne manque rien à l'envoi. J'ai dit s'il ne manque rien car, n'ayant pas de chameliers chrétiens au village, ce qui arrive quelquefois (les chameliers chrétiens avec leurs chameaux étant absents), on confie le transport à des chameliers musulmans ou autres. Aussi, lorsqu'à l'évêché on reçoit le blé, on le fait mesurer, et après on remet la somme indiquée dans ma lettre.

J'ai béni un mariage que j'avais fait arrêter à cause des graves circonstances qui mirent tout le monde en émoi. Le père voulait donner sa fille en mariage à un jeune homme chrétien qui lui plaisait et qui labourait ses terres, et la refusait à celui que préférait la jeune fille. Heureusement, après deux heures d'attente, pendant lesquelles, pour ne pas leur faire de peine, je semblais acquiescer à leurs désirs, la divergence s'apaisa... et, Dieu aidant, j'ai tranché la question en faveur du jeune homme que la jeune fille me demanda. Les parents donnèrent leur consentement et le mariage se célébra. Le jeune homme refusé n'a pas voulu venir à la bénédiction nuptiale à laquelle tout le monde assiste, même les musulmans, qui se rangent à l'église parmi les chrétiens.

Je vais vous dire comment on fait les fiançailles, en quoi elles consistent et comment se font les cérémonies du mariage et de la bénédiction nuptiale. Aussitôt qu'une jeune fille convient et plaît à un jeune homme et à ses parents, et que le jeune homme plaît à la fille et à ses parents, on demande la jeune fille aux parents, par l'entremise du curé. Sur leur consentement, on prépare les cadeaux des fiançailles, que le curé porte avec les parents du jeune homme et beaucoup de leurs amis, à la maison de la fiancée. Après avoir pris les rafraîchissements et le café, on bénit les cadeaux, qui consistent en une somme de cinquante ou cent francs, des voiles pour la fiancée et une bague qu'on remet à la mère de la jeune fille. Tout le monde dit: «Moubarak, moubarak», qui veut dire: bénit, bénit. On offre ensuite de grands manteaux arabes en laine sans manche au père, à la mère de la fiancée, à ses oncles et à ses frères; chaque manteau coûte de dix à vingt francs, selon les moyens de l'époux. Les manteaux du père et de la mère de la fiancée doivent être toujours des plus beaux et des plus riches, c'est-à-dire de vingt francs chacun. Il arrive que l'on doit distribuer jusqu'à dix manteaux, et même plus, selon le nombre des parents de la fiancée. C'est de stricte nécessité et on ne peut s'en dispenser nullement. Ceci fait, on règle en même temps le prix du trousseau que le jeune homme doit fournir à son compte et remettre à sa fiancée, ce qui ne doit pas dépasser huit cents francs pour les riches, six cents francs pour les médiocres et quatre cents francs pour les pauvres. Le chiffre de ces trois classes est arrêté par ordre de Monseigneur, pour mettre terme à l'ambition et à l'exigence des parents de la fiancée qui, avant cette mesure,

exigeaient beaucoup d'argent du jeune homme qui leur demandait la main de leur fille, ce qui faisait retarder les mariages à cause de la pauvreté des gens. Ce règlement des trois classes pour le trousseau, c'est moi-même qui l'ai fait et qui l'ai soumis à l'approbation de Monseigneur, qui ordonna de le mettre en vigueur et en pratique. Tout le monde l'a accepté, mais non pas sans difficultés et même avec quelques grimaces de la part de quelques ambitieux pères de famille, qui voulaient s'enrichir par le mariage de leurs filles. Cet abus est rare aujourd'hui et presque aboli. Ces usages me faisaient de la peine et m'étonnaient au commencement, mais je me suis rappelé, en lisant l'Écriture sainte, que ces exigences étaient anciennes et pratiquées depuis bien longtemps. Nous voyons Laban retenir son neveu Jacob sept années en service pour avoir Laïa, sa fille, et sept autres années pour épouser Rachel, sa seconde fille. Servir pendant sept années pour épouser une fille constituée, je crois, (et même je suis sûr) une redevance plus grande que tout ce que doit payer chez nous le jeune homme au père de la fille dont il demande la main. Le mariage en question étant de première classe, le trousseau a été fixé à huit cents francs.

Après les fiançailles, on fixe le délai nécessaire pour que la fiancée puisse coudre elle-même ses habits. Une fois que le délai est expiré, on s'entend pour le jour où l'on doit recevoir la bénédiction nuptiale, qu'on aime généralement recevoir de la main de l'Évêque ou de son vicaire général, lorsqu'ils se trouvent de passage, en visite pastorale.

Deux ou trois jours avant le mariage et deux ou trois jours après, la famille de l'époux et celle de l'épouse donnent chez elles une grande fête, qui consiste à chanter le soir jusqu'à minuit, après avoir mangé ensemble et s'être amusé en riant, causant et fumant. Presque tout le monde fume en Orient, les hommes, des cigarettes, et les femmes, du narguilé, qui consiste en une sorte de vase plein d'eau, dans lequel on met un bois creux contenant une sorte de tabac particulier, sur lequel on met le feu. Ce tabac est cultivé généralement en Perse et dans les environs. Le bois a un trou dans lequel on enfonce un tuyau en peau, long d'un ou de deux mètres, que le fumeur tient en main. On aspire ensuite la fumée et aussitôt qu'on fume, l'eau de l'espèce de carafe commence à s'agiter en faisant un bruit qui réjouit le fumeur. On ne peut bien en avoir l'idée qu'en voyant de ses yeux.

Dans ces soirées de joie, comme on les appelle, vous entendez un tapage affreux qui, en faisant plaisir aux villageois, ne manque pas pourtant de déchirer les oreilles des étrangers qui n'y sont pas habitués, surtout les cris de joie que font retentir pendant toutes ces soirées les femmes qui chantent dix ou quinze ensemble. Les hommes, à la maison de l'époux, font presque le même tapage, en y ajoutant le «Dabqué». Pour ce jeu, vingt, trente ou quarante jeunes gens se réunissent en cercle, épaule contre épaule, et répètent en chœur un refrain aux couplets que chante un jeune homme qui danse devant eux. Ces chants sont accompagnés d'applaudissements et d'énergiques battements de mains. Les femmes, pour encourager les jeunes gens, commencent par pousser des «Zalaguith», c'est-à-dire des cris de joie.

Enfin, le moment de la bénédiction nuptiale arrive; les parents accompagnent, avec leurs convives et presque tous

les habitants du village, l'époux et l'épouse. On arrive ainsi en grand cortège à l'église en chantant et en applaudissant. Le curé du village a eu soin de confesser l'époux et l'épouse la veille de la bénédiction nuptiale. Une fois que tout le monde est à l'église, on couvre l'époux d'un beau manteau, on fait de même pour l'épouse, dont on couvre ensuite la figure d'un voile fin et léger. Tous les deux ainsi vêtus se présentent devant l'autel. La bénédiction nuptiale commence et dure à peu près une heure; elle est longue comme toutes les cérémonies de notre rite.

Le parrain de l'époux se tient toujours près de lui, la marraine de l'épouse est près de sa filleule.

Aussitôt la bénédiction nuptiale achevée, tout le monde, depuis les prêtres jusqu'au dernier des assistants, dit aux jeunes mariés «Moubarak, moubarak», bénit, bénit. On sort alors de l'église et l'on conduit les jeunes mariés à la maison de l'époux en chantant tout le long du chemin et en tirant des coups de fusil. Une fois arrivé à la maison, tout le monde s'assied par terre, et l'époux doit donner à manger à tous ceux qui l'ont accompagné à la maison, c'est-à-dire à presque tout le village. Le mets principal est du riz cuit au beurre. Après avoir mangé, tout le monde se retire faisant des vœux et des souhaits pieux pour les jeunes mariés.

En lisant le détail de ces noces, vous pensez si je dois avoir bien mal à la tête et être bien fatigué. Malgré ces fatigues corporelles, je suis toujours intérieurement consolé, grâce à Dieu. C'est ainsi qu'a eu lieu la noce à Arrabé. J'ai béni moi-même le mariage, au grand contentement et à la satisfaction de tout le village. J'ai passé à Arrabé deux jours pour régler les différentes questions qui se sont présentées. Comme d'habitude, les nuits ont été mauvaises à cause des insectes et aussi à cause du tonnerre, des éclairs et de la pluie qui tomba en abondance presque continuellement.

L'église d'Arrabé est dédiée à saint Georges. Après avoir accompli tout ce que je devais faire, je suis parti pour Saknin, accompagné du curé et de plusieurs de ses paroissiens qui étaient venus à ma rencontre.

Mêmes adieux à Arrabé, même sympathie et mêmes souhaits de retour pour l'année prochaine.

Nous arrivons à Saknin, où tout le monde vient à notre rencontre et nous reçoit avec tous les honneurs et la vénération possible. Le village compte 1.500 âmes, dont 1.200 musulmans, 200 grecs catholiques et 100 grecs schismatiques. L'église est dédiée à saint Joseph.

Le presbytère, que je leur avais promis de construire l'année passée, est encore à faire, faute de ressources.

J'ai dû, par conséquent, loger avec mon compagnon chez un des paroissiens qui nous a reçus de bon cœur. Ici, comme partout, même empressement à nous saluer, mêmes rafraîchissements et le café toujours. Les chefs musulmans sont venus me saluer, ainsi que le curé schématique et les principaux membres de sa communion. Presque partout, dans ce diocèse, on me demandait à mon arrivée des nouvelles de l'Europe, et surtout des nouvelles de la France qu'on aime beaucoup en Orient, mais particulièrement en Syrie et au mont Liban. On tient à savoir s'il y a des menaces de guerre. J'ai répondu brièvement à chaque question, tâchant de rassurer mon monde

par de bonnes nouvelles, surtout au sujet de la France. Tous nos chrétiens ont remercié le bon Dieu de ces bonnes nouvelles et n'ont pas manqué de prier pour leurs bienfaiteurs, comme je le leur ai recommandé en toutes rencontres, soit en particulier, soit en public.

J'ai passé une journée et une nuit dans ce village. Il est curieux de passer la nuit dans cette grande maison de «Yacoub» Jacob, le plus riche catholique de Saknin. Cette maison se compose d'un seul vaste et grand appartement de vingt mètres de long sur quinze de large. Le toit est soutenu par huit arcades reposant sur des colonnes placées dans l'appartement même. Yacoub a une nombreuse famille, qui compte à peu près seize personnes; de plus, il a toujours des hôtes. Enfin ses bestiaux, savoir: quatre chameaux, huit bœufs, deux chevaux, deux ânes, deux gros chiens, soixante poules et cinq chats. Or, tout le monde dort dans le même appartement, et chacun a sa place marquée sous le toit commun. Jugez si l'on peut dormir tranquillement dans une telle compagnie, sans compter les insectes qui viennent bourdonner autour de vous et vous piquer affreusement le visage. Il m'arrive souvent de passer la nuit dans de tels appartements. Au lieu de dormir, je bénis le bon Dieu, en lui offrant mes peines en expiation de mes péchés.

Cette année, la dîme de Saknin se composa d'huile; car les pauvres chrétiens n'ont pas eu une bonne récolte de blé, mais leurs oliviers sont en meilleur rapport que l'année passée. Ils me proposèrent de l'huile au lieu de blé, j'ai accepté de bon cœur: on en a donné trente-cinq litres à peu près. Aussitôt qu'on les eut recueillis dans les différentes maisons, je les ai fait envoyer à Monseigneur, dans deux outres placées sur un cheval.

Après avoir confessé et communiqué tout le monde, j'ai réglé les différends, qui sont presque tous en dehors de mon ministère spirituel; c'est l'habitude que l'Évêque ou son vicaire général traite ces questions pour épargner à nos pauvres chrétiens les frais qu'exige le gouvernement et éviter le désaccord qui pourrait en résulter.

Je suis par conséquent, dans ma visite pastorale, missionnaire, prêtre, curé, vicaire général, juge, notaire, réconciliateur, etc., etc.

J'ai béni deux mariages et baptisé deux enfants. À Saknin, les musulmans vivent d'accord avec les chrétiens, et, heureusement, ils s'entendent bien entre eux.

Le pauvre curé, logé chez un de ses paroissiens, attend toujours et avec impatience, un presbytère pour y être plus tranquille et plus libre. Le presbytère coûtera de deux à trois cents francs; il ne se composera que d'une seule chambre près de l'église. J'attends moi-même les ressources nécessaires pour le lui construire.

J'ai converti, à Saknin, une famille grecque composée de cinq personnes; cette famille m'avait promis de le faire l'année passée, et ce n'est que cette année que j'ai eu la consolation de la compter parmi nos pauvres catholiques, qui furent contents et heureux de sa conversion. J'ai annulé deux fiançailles à Deirhanna et une à Saknin pour cause de désaccord.

L'usage est que le fiancé qui demande, sans raison juste et légitime, à se séparer de sa fiancée, doit lui payer la somme de 150 à 400 francs, selon son état et selon les conditions contractées entre les deux parties. La même

chose a lieu si c'est la jeune fille qui veut rompre ses engagements. Or, ces différends sont tranchés par l'évêque ou par son vicaire général.

Tout étant réglé à Saknin, je suis parti avec mon compagnon, escorté d'un grand nombre de personnes, des principaux musulmans et schismatiques, ceux-ci ayant leur curé en tête, et de nos catholiques avec leur curé. Je n'ai pas laissé ce dernier m'accompagner jusqu'à Mouggar, village situé à trois heures de Saknin, car plusieurs malades réclamaient sa présence au village. Du reste, après avoir échangé les saluts et les adieux ordinaires avec les gens de mon escorte, nous nous sommes séparés et nous continuâmes notre route vers Mouggar. Nous eûmes la pluie en chemin pendant une demi-heure, de sorte que nous fûmes mouillés de la tête aux pieds. Après une course de trois heures, nous arrivâmes à Mouggar, où nous avons été on ne peut mieux reçus. Nous avons fait sécher nos habits, car nous n'avions chacun que la soutane que nous portions et un manteau. L'opération fut vite achevée, car nos habits avaient à moitié séché en route sous l'action du vent. J'ai attrapé un rhume qui m'a assez fatigué et qui n'a passé qu'après trois jours. Heureusement, ce malaise ne m'a pas empêché de remplir mon ministère.

À Mouggar, la mission s'ouvrit après le souper. Le matin, les confessions, les prédications et les communions se succédèrent pendant les quatre jours que nous y passâmes avec beaucoup de consolation pour nous-mêmes et d'utilité pour les âmes.

Le village de Mouggar compte 2.500 âmes, dont 1.500 Druzes, 500 musulmans et 500 catholiques.

On y rencontre un mélange de bien et de mal plus ou moins accentué, comme partout où il y a différentes religions et diverses nationalités, ce qui favorise beaucoup la corruption des mœurs.

Les cheiks druzes et musulmans sont venus me saluer et me demander des nouvelles de Monseigneur. Ils ont l'air polis et très aimables.

Nous avons deux prêtres à Mouggar et une grande école que j'ai fondée depuis quelques années. Le maître reçoit 17 francs par mois, à savoir : 10 francs des habitants et 7 francs de l'évêché.

Il a plus de 60 écoliers qui lui portent, chacun leur jour, un pain, 4 ou 6 œufs, ou un morceau de fromage ou quelques olives. Les dimanches et les jours de fête, on l'invite avec les deux prêtres à manger le « tabik », c'est-à-dire des mets préparés.

Pour les filles, nous n'avons point de maîtresses ; malheureusement, il en est ainsi dans tous les villages de ce diocèse.

J'ai pu dormir tranquillement avec mes prêtres dans le presbytère que j'ai eu le bonheur de construire il y a quatre ans. Là, du moins, plus de ce bruit causé par les hommes ou par des animaux avec lesquels je donnais dans les maisons des villageois.

Quant aux insectes, je les ai aussi moins sentis, grâce à Dieu, à cause de la propreté. Je n'ai pas eu froid non plus comme ailleurs.

J'ai béni 10 mariages, baptisé 6 enfants, nous avons confessé plus de 300 personnes, à qui j'ai eu le bonheur de donner la sainte communion à la messe.

J'ai réglé plusieurs différends plus ou moins sérieux, entre autres un très grave. Un jeune homme marié depuis trois ans ne pouvait s'accorder avec sa femme. Il la frappait si rudement qu'il semblait vouloir la tuer ; il l'a même menacée de la mort. Cette pauvre femme, pour éviter les mauvais traitements de son mari, alla se réfugier chez un musulman. On avait beau la lui réclamer, ce musulman répondait qu'il ne confierait cette femme qu'au Vicaire de Monseigneur. Il y avait deux mois qu'elle était chez lui ; elle ne voulait pas sortir de la maison, et lui ne voulait non plus la faire partir contre sa volonté, puisqu'elle se réfugiait près de lui. Selon nos usages, on doit garder chez soi la personne qui vient d'elle-même s'y réfugier et la défendre au risque de perdre la vie pour elle. L'honneur, l'équité et l'honnêteté l'exigent. Je dois vous dire que les curés du village et moi-même avons ménagé une réconciliation entre elle et son mari. Mais ce fut en vain. Quelques jours après s'être réconcilié avec sa femme, le mari recommençait à la maltraiter et à la frapper. La cause de la brouille vient d'une affreuse cupidité de la part de l'homme. La femme a perdu son père et est fille unique de sa mère, qui possède quelques oliviers dont elle vit et une maison qu'elle habite. Or, le mari ne veut pas attendre que sa belle-mère meure pour entrer en possession des biens qui reviennent à sa femme comme étant seule héritière ; il veut que sa femme oblige sa mère à les lui donner de suite, sans même lui promettre de subvenir à ses besoins. Sa femme ne consent pas à le faire, et même, si elle le voulait, la mère n'accepterait pas de vendre ses biens ni de les céder à sa fille, si ce n'est après sa mort. Tout le monde au village désapprouve la conduite du jeune homme et plaint sa pauvre femme bien opprimée, laquelle ne veut plus vivre avec son mari, car sa vie est en danger en vivant avec lui. Comment remédier à un tel état de choses ? Après avoir bien prié le bon Dieu de m'inspirer une salutaire solution, j'ai réglé ce qui suit : 1° après avoir moi-même ramené la femme de chez le musulman, je l'ai confiée à un bon chrétien riche et très pieux pour la garder chez lui ; 2° j'ai défendu à son mari de lui parler ou de lui chercher querelle ; 3° j'ai pris des garanties contre le jeune homme pour qu'il ne puisse frapper sa femme ni même lui parler, s'il la rencontre en chemin, dans les champs ou à l'église ; 4° si le jeune homme s'obstine à ne pas changer de caractère d'ici une année, je laisserai alors sa femme déposer une plainte contre lui auprès du gouvernement, en réparation de tout le mal qu'il lui a fait. Ce procès lui coûterait des mois de prison et des pertes d'argent beaucoup plus considérables que la valeur des oliviers et de la maison de sa belle-mère.

Tout le monde a accepté cet arrangement, qui doit durer une année, jusqu'à mon retour au village. Si l'année prochaine, je trouve le jeune homme converti, sur le témoignage des prêtres et des honnêtes gens du village, je le réconcilierai alors avec sa femme, en prenant de grandes précautions contre sa manière de vivre avec elle à l'avenir. Ce procès m'a bien fatigué et m'a cassé la tête. Dans un an, nous verrons ce qu'il en sera.

La dîme recueillie à Mouggar s'éleva à 120 francs. Après avoir rendu ma visite aux cheiks druzes et musulmans, je dis au revoir à nos catholiques. Plusieurs m'accompagnèrent jusqu'à Ramé, village situé à deux heures de Mouggar. Tout le monde nous accueillit avec une grande

cordialité.

Ce village compte plus de 2.000 âmes, dont 1.300 Druzes, 500 Grecs schismatiques et 200 Grecs catholiques. Nous y avons une église dédiée à la Très Sainte Vierge, mais point de presbytère ni d'école. J'ai acheté, depuis quatre ans, un terrain convenable qui touche à l'église. J'y ferai construire, lorsque le bon Dieu m'en donnera les moyens, un presbytère et une école; le reste du terrain pourra servir de jardin pour le curé. C'est donc dans les maisons des villageois que j'ai logé avec mon compagnon et le curé. On s'habitue à toutes les misères, qui deviennent toujours douces et agréables lorsqu'elles sont endurées pour le bon Dieu et le salut des âmes. Vraiment, c'est fort pénible de dormir dans les maisons des villageois. Il faut savoir, qu'outre tous les inconvénients que j'ai cités, on dort par terre sur une natte, sur laquelle on vous met un matelas qui s'envole au vent (expression arabe qui signifie qu'il est mince). Ce pauvre matelas mesure à peine 1m20. Quoique je ne sois pas très grand, j'ai toujours les pieds en dehors du matelas et, par conséquent, sur la natte. La couverture est de même très mince et très courte. L'oreiller est de paille, de foin ou de son, et rarement en coton ou en laine. J'ai demandé pourquoi on faisait les matelas et les couvertures si courts. On m'a répondu : « C'est parce qu'on revient tout fatigué du travail des champs; on a toujours les pieds sales après avoir travaillé ou labouré la terre toute une journée, et l'on a à peine le temps d'avalier quelque pauvre et grossière nourriture; on se jette ensuite sur son matelas sans se laver les pieds, qui restent toujours hors du matelas, sur la natte, comme s'ils ne faisaient point partie du corps. » J'ai bien ri à cette réponse, sans pouvoir leur dire de faire de plus longs matelas et de plus longues couvertures pour leurs hôtes, car ils sont pauvres, et lorsqu'ils ont du monde, ils dorment souvent avec leurs enfants sur une simple natte. Je l'ai vu et constaté de mes propres yeux.

J'ai recueilli en dîme 20 francs, que j'ai remis comme d'habitude au pauvre curé à titre d'aumône; Monseigneur agissait ainsi à son égard parce que c'est un vénérable vieillard.

J'ai passé une journée à Ramé où, après avoir vu nos catholiques, entendu et arrangé leurs différends, je suis parti, consolé de la piété de ces pauvres gens si peu nombreux qui vivent comme des agneaux parmi les loups. J'ai béni un mariage, assisté aux fiançailles d'une jeune fille et j'ai annulé celles d'une autre. J'ai baptisé aussi deux enfants. Après-midi, nous sommes partis à Saffed, accompagnés du curé et de deux personnes de Ramé, parce que le chemin de Ramé à Saffed est très mauvais et très dangereux. Après cinq bonnes heures de marche, nous arrivâmes bien fatigués et tout mouillés. Nous descendons chez le curé, qui nous reçoit on ne peut mieux. Après le souper, tout le monde vient nous saluer et nous féliciter sur notre heureuse arrivée.

Saffed, à ce qu'on dit, est la ville de Tobie. Cette ville contient 20.000 habitants, dont 14.000 juifs, 5.700 musulmans et 300 grecs catholiques. Il y a à Saffed, comme à Tibériade, un médecin, un pharmacien et un ministre, tous protestants, pour convertir les juifs. Le ministre, ainsi que le docteur protestant, sont payés chacun 30 livres anglaises par mois; le pharmacien en reçoit 10 tous les mois. Il y a plus de quatre ans qu'ils sont dans

ces deux villes sans pouvoir convertir aucun juif.

J'ai passé cinq jours à Saffed. L'église y a été construite par Monseigneur; on l'a élargie en y ajoutant une maison attenante que j'avais achetée l'année passée pour 700 francs. Les paroissiens ont payé 500 francs, et moi 200.

Depuis plus de quatre ans, les bons Pères Jésuites, qui font un immense bien en Syrie, nous ont envoyé deux Sœurs indigènes du Sacré-Cœur pour les filles, et un maître d'école pour les garçons. Les Sœurs, à qui nous avons cédé le presbytère, qu'elles ont occupé pendant plus de trois ans, ont cette année loué une maison qu'elles habitent et où elles enseignent les filles. Elles épargnent ainsi au pauvre curé l'embarras de loger tantôt dans une maison, tantôt dans une autre.

Pour les garçons, nous avons construit deux salles auprès de l'église. Ce sont ces Révérends et bons Pères Jésuites qui payent les Sœurs et le maître d'école. J'ai été heureux et étonné des progrès de nos jeunes filles et de nos petits garçons, surtout de leur bonne éducation. Cela m'a consolé beaucoup et me presse de remercier le zèle et la charité de ces bons Pères, et de les prier de nous envoyer des maîtres d'écoles, et surtout des Sœurs pour nos jeunes filles, qui sont fort négligées et très ignorantes dans les villages.

À Saffed, comme ailleurs, j'ai accompli mon ministère en excitant tout le monde au bien et en arrangeant les différends. J'y ai béni 4 mariages et baptisé 6 enfants.

Jusqu'aujourd'hui, nous n'avons pas de cloche à Saffed, ce que les paroissiens me réclament tous les ans. La difficulté ne vient pas tant du prix de la cloche que des circonstances qui nous obligent encore à ne pas faire trop de bruit dans notre église de Saffed. Le fanatisme des habitants en est la principale cause. Nous attendons encore. Avec la patience, on obtient tout, comme disait la grande sainte Thérèse.

La dîme de Saffed s'est élevée à 75 francs. J'ai remis (comme tous les ans) 10 francs aux Sœurs et 5 francs au maître d'école, à titre d'encouragement et comme témoignage de reconnaissance pour leurs soins et leurs fatigues. Quant aux Pères Jésuites et à tous nos bienfaiteurs, c'est le bon Dieu lui-même qui les récompensera dignement.

Après Saffed, j'ai visité Jiche et Cofourbourem. J'y ai fait tout le bien possible et reçu en dîme 10 francs dans chaque village.

De là, je suis allé à Horfêche, où l'église est en ruines et attend des réparations.

J'ai passé une journée dans chacune de ces trois localités; j'ai baptisé 5 enfants et béni 3 mariages. J'ai encore reçu 10 francs pour la dîme d'Horfêche.

Arrivé à Fassouta, j'y ai passé trois jours. C'est un assez grand village de 500 habitants, tous grecs catholiques. L'église est dédiée à saint Élie. J'ai logé avec mon compagnon au presbytère que j'y ai construit il y a cinq ans. J'ai remédié autant que possible aux différentes nécessités et, après avoir confessé et communié tout le monde, j'ai recueilli la dîme, qui se composa de six mesures de blé, d'une de lentilles, d'une de pois et d'une de fèves. J'ai béni 4 mariages et baptisé 6 enfants.

Je suis allé ensuite à Sahmata et, de là, à Boukéaa. J'ai béni 2 mariages dans ces deux villages, où j'ai recueilli

deux mesures de blé. J'ai passé une journée dans chacune de ces paroisses et je me suis rendu à Tarchiha. C'est un grand village qui compte 3.000 âmes à peu près, dont 2.300 musulmans et 700 grecs catholiques. L'église est grande et assez vaste; elle est dédiée à saint Georges. C'est Monseigneur qui l'a fait construire, mais elle est encore dépourvue de crépis et de pavé. J'ai passé quatre jours à Tarchiha, où j'ai exercé mon ministère spirituel et temporel comme d'habitude. J'ai béni 5 mariages et baptisé 6 enfants.

J'ai logé avec mon compagnon au presbytère. La dîme s'éleva à cent francs.

De Tarchiha, je me suis rendu à Malia, village de 700 habitants, tous grecs catholiques sans aucun étranger comme à Elaboun et à Fassouta. L'église est dédiée à la très sainte Vierge. J'ai logé au presbytère. Il faut savoir que j'ai plus ou moins bien dormi, toutes les fois que je dis avoir logé au presbytère.

J'y ai réglé toutes les questions excepté une très difficile, et qui aura, à ce qu'il me semble, de mauvaises conséquences. La voici: il y a des Bédouins qui habitent la vallée à deux heures de Malia. Ces Bédouins trouvèrent un jour l'un d'eux assassiné, mais par qui? Personne n'a pu le savoir. Bien qu'ils soient en querelle avec d'autres tribus et d'autres voisins musulmans, au lieu d'examiner la chose, ils ont dit et prétendu que ce sont les chrétiens de Malia qui ont massacré la victime. Les chrétiens de Malia, toujours en rapports amicaux avec ces Bédouins, dont plusieurs paissent leurs troupeaux, ont eu beau protester et prouver qu'ils ne sont pas les meurtriers, les Bédouins n'ont pas voulu les croire, et ont commencé par gaspiller tout ce qu'ils ont pu trouver de leurs troupeaux, et par maltraiter ceux qu'ils rencontrèrent sur le chemin. Ils ont eu enfin l'audace et la malice de venir en grand nombre voler une bergerie et tuer le berger chrétien en le mettant en pièces.

Les chrétiens de Malia se sont plaint au gouvernement; le procès traîne en longueur depuis deux mois, et pendant ce temps, les Bédouins continuent leurs attaques, leurs vols, leurs déprédations et leurs mauvais traitements. Je ne sais pas comment ce procès va finir; mais en attendant, j'ai exhorté beaucoup nos chrétiens de Malia de ne pas répondre au mal par le mal et de rester tranquilles en attendant la décision du gouvernement. Ces pauvres chrétiens sont fort exaspérés et se tiennent jour et nuit en état de défense, ce qui entraînera peut-être quelque malheur. Que le bon Dieu sauve ce village du péril qui le menace.

J'ai recueilli pour la dîme cent dix francs et je n'ai baptisé personne, ni béni aucun mariage.

J'ai ensuite continué ma visite pleine d'ennuis et de fatigues, surtout dans ces villages malheureux.

J'ai visité Chaab, Macre, Jidaïda, Damoun, Abelline, Yarca, Dalia et Esfia.

Je n'ai rien voulu accepter de ces pauvres petits villages, dont deux et même trois sont desservis par un seul prêtre qui passe une semaine dans chaque village.

Le traitement des curés de tous les villages de ce diocèse est de deux à six mesures de blé par an tout au plus. C'est donc de leur messe que vivent ces pauvres prêtres

isolés et manquant de toute consolation humaine. C'est pourquoy, je m'ingénie et je m'efforce de leur recueillir des honoraires de messes (pas moins d'un franc, car le prêtre ne peut pas vivre à moins d'un franc par jour) qu'ils reçoivent avec reconnaissance. Je ne puis malheureusement leur en procurer toute l'année, car il y a plus de quarante prêtres. Ils acquittent ces messes très exactement et sans aucun retard. Nos populations sont pauvres et ne nous donnent que rarement des messes. Le prêtre ne reçoit pas, dans ces contrées, plus de dix ou vingt messes tout au plus de ses paroissiens pendant toute l'année. Jugez si ce nombre peut le faire vivre.

Je n'ai pas parlé de nos écoles dans les villages. La plupart sont dirigées par les curés eux-mêmes, qui se font aider et remplacer, lorsque leur ministère les appelle, par un pieux jeune homme à qui je donne quelques francs tous les ans, à l'un 60 francs, à l'autre 80 francs ou enfin 100 francs, selon le nombre d'enfants et le témoignage du curé. Cela me demande de 800 à 1.000 francs pour les écoles des villages de ce diocèse. Le bon Dieu m'envoie cette somme par l'aide et la charité de mes chers et augustes Bienfaiteurs, pour le bonheur desquels nous prions tous, prêtres, enfants et parents, tous les jours.

Nos églises sont pauvres et manquent même souvent des objets absolument nécessaires au culte, tels que: croix d'autels, chandeliers, encensoirs, ostensoirs, calices, ciboires, images, croix de bannières et autres, etc., etc. J'ai acheté beaucoup de chandeliers, j'en ai reçu encore d'anciens, mais il m'en manque. Dans tout ce diocèse, il n'y avait aucun ostensoir. Monseigneur en a fait venir un pour son église de Saint-Jean-d'Acre lorsqu'il était à Rome au Concile du Vatican. J'en ai fait venir six par quelques-uns de mes bienfaiteurs, un pour Caïffa, un pour Chefamar, un pour Nazareth, un pour Tibériade, un pour Saffed, et un pour Malia. Il n'y en a pas dans tout le reste du diocèse.

J'ai fait acheter des croix; j'ai fait faire à Damas dix encensoirs que j'ai donnés aux principales églises des villages de ce diocèse.

C'est avec reconnaissance que je recevrai quelques-uns de ces objets, même anciens. J'ai encore beaucoup à faire; le bon Dieu m'a aidé, pourtant, ainsi que Monseigneur, et j'ai déjà pu faire construire onze églises dans ce diocèse. Il faut savoir que nous ne payons que le prix des matériaux et les salaires des maçons et des tailleurs de pierre; le reste du travail est fait par les paroissiens, qui y concourent tous, hommes, femmes et enfants. Les églises, toutes construites en pierre, sont celles de Tarchiha, Saffed, Elaboun, Jiche, Fassouta, Sahmata, Mougar, Esfia, Tibériade, Macre et Nazareth.

Les presbytères que nous avons pu construire dans ce diocèse sont au nombre de 15, dont 7 grands, c'est-à-dire composés de plusieurs chambres, et 8 petits, c'est-à-dire ne comprenant qu'une seule chambre.

Les grands presbytères se trouvent à Saint-Jean-d'Acre, à Caïffa, à Nazareth, à Tarchiha, à Saffed, à Malia et à Tibériade.

Les petits presbytères sont ceux de Mougar, d'Elaboun, de Jiche, de Fassouta, de Sahmata, de Deirhanna, d'Ar-rabé et de Macre.

Les écoles que nous avons construites, outre celles qui

servent à la fois de presbytère, sont au nombre de huit, savoir: celles de Saint-Jean-d'Acre, de Caïffa, de Chefamar, de Nazareth, de Tibériade, de Saffed, de Tarchiha et de Malia.

Les églises à construire, outre celles des petits hameaux, sont au nombre de huit, ce sont les plus urgentes, savoir: celles de Chefamar, de Damoun, de Touraan, de Deirhanna, de Cofourbourem, d'Horfêche, de Boukéaa et de Jidaïda.

Lorsque le bon Dieu nous donnera les ressources nécessaires, nous le ferons, ainsi que tous les autres travaux, car on ne peut pas tout faire à la fois.

Étant arrivé à Macre, et après avoir terminé la visite de tout ce diocèse, je me suis rendu à Saint-Jean-d'Acre, où j'ai retrouvé Monseigneur et tout le monde en bonne santé.

C'est une sainte joie et une bien grande consolation pour moi, quand j'arrive dans les localités où le bon Dieu m'a aidé à faire quelque bien, comme de construire une église, une école ou un presbytère, où je puis loger paisiblement.

Maintenant, je bénis le Seigneur de toute la plénitude de mon âme pour tout le bien spirituel et temporel qu'Il m'a donné de faire dans cette visite; je le remercie de m'avoir conservé en bonne santé et soutenu au milieu des peines et des fatigues que j'ai dû endurer jour et nuit dans cette tournée pastorale de deux mois environ. Je lui offre, pour sa plus grande gloire et le bien de mon âme, toutes ces peines et toutes ces fatigues dont il ne me reste plus, que la joie et la consolation.

Deo gratias.

Père Joseph DOUMANI.

Vicaire général de Monseigneur, à Saint-Jean-d'Acre, Galilée (Syrie).

Une visite pastorale dans le Diocèse de Tripoli de Syrie en 1909

par Joseph DOUMANI

Évêque de Tripoli de Syrie (1897-1922)

L'intérêt que vous portez à mes Œuvres — ce dont je vous suis très reconnaissant —, me fait un devoir de vous donner quelques détails sur ma visite pastorale, que je viens de terminer heureusement, grâce à Dieu et à vos bonnes prières.

S'il y a eu des fatigues, il y a eu aussi des succès; s'il y a eu des tristesses, il y a eu des joies et de bien grandes consolations.

Comme tous les ans, je commence ma visite pastorale par Miniara, où saint Joseph a remporté de si beaux succès et où son culte est établi bien solidement. L'église s'élève majestueuse au beau milieu du village, ce qui rend les catholiques très fiers, tandis que les pauvres schismatiques ne savent que penser de cette activité fébrile que l'on déploie autour de ce vaste monument.

Quand le clocher fut érigé et quand pour la première fois la cloche fit entendre ses notes joyeuses, les paroissiens manifestèrent leur joie par des salves d'artillerie, par une illumination générale de l'église; la façade, d'un goût parfait, est l'objet de la plus vive admiration. Mais cette église sera plus belle encore quand on aura fini le crépissage, le pavage et l'ornementation.

Dans ce nouveau sanctuaire, les fidèles viennent très nombreux remercier saint Joseph et prier avec moi pour vous et pour tous les vôtres.

À mon arrivée à Miniara, outre la visite des notables du pays, je reçus celle de l'évêque schismatique pour la première fois.

Fanatique comme tous ses collègues, cet évêque avait les catholiques en horreur; sa haine se manifestait par des actes vraiment odieux; ses sujets mêmes, écœurés par sa conduite, se firent catholiques, usant largement de la faculté que leur a octroyée la Constitution turque; ils peuvent facilement changer de religion sans être molestés.

Le pauvre évêque, voyant son sceptre tyrannique lui échapper des mains, éprouva le besoin de faire alliance avec les catholiques, alliance qu'il cimentait par cette première visite qu'il me fit.

Je le reçus avec beaucoup d'égards; nous nous embrasâmes cordialement, et notre entretien fut des plus charmants; puis on lui offrit des rafraîchissements qu'il accepta avec plaisir. Il retourna chez lui enchanté et visiblement impressionné.

Le lendemain, après ma messe, j'allai lui rendre visite à sa résidence de Cheick-Tahbah, qui se trouve à deux heures de Miniara; pour cela, j'ai dû prendre un cheval. Arrivé chez lui, je fus reçu avec tous les honneurs, toute l'amabilité possible. Je restai une bonne heure chez lui; on parla de la Constitution, de l'état actuel du pays, puis de la France. Tous les villageois me dévoraient des yeux en attendant les nouvelles du pays de France.

L'évêque schismatique me parut tout bouleversé dans ses idées, dans ses sentiments; on sentait que cet homme, de guerre lasse, avait un grand besoin de vivre en paix, car il s'est trouvé en face d'un adversaire plus fort que lui. Je me félicite de cet heureux événement et je rends grâce à Dieu, car en nouant des relations avec lui, on pourra peut-être, sinon le gagner, du moins l'amener à respecter et à aimer les catholiques.

Le retour fut marqué par un malheureux accident. Il y avait aux environs une noce schismatique; en pareille circonstance, on manifeste sa joie par des coups de fusil, selon l'usage du pays. Par un fatal hasard, une balle vint frapper mortellement un jeune schismatique. Transporté aussitôt à sa maison, le blessé expira peu après au milieu de la consternation générale.

Dès que j'eus connaissance du fait, j'allai en personne faire mes condoléances à la famille éplorée, ce qui fit un grand bien parmi les schismatiques, qui me remercièrent.

Après avoir passé plusieurs jours à Miniara, après avoir réglé toutes les affaires, réconcilié les âmes avec le bon Dieu, jugé et traité des questions de mariages, de droit, de vols, etc., je suis reparti à Cheick-Mohamed, avec une petite escorte.

À moitié route, je trouvai le curé qui m'attendait, entouré de ses paroissiens, parmi lesquels il y avait beaucoup de schismatiques.

En arrivant dans cette localité, j'eus la joie de voir l'église Notre-Dame du Sacré-Coeur, un peu moins grande que celle de Miniara, entièrement crépée, quoique le pavage n'y soit pas encore fait; pendant mon séjour à Cheick-Mohamed, j'ai habité les trois chambres du presbytère, nouvellement construites.

Le jour même de mon arrivée, j'ai eu sur les bras une curieuse affaire qui, sans l'intervention de la sainte Vierge, aurait tourné au tragique.

Des Bédouins nomades avaient saccagé la propriété et coupé tous les arbres du curé schismatique. Celui-ci, ne pouvant rien contre ces brigands, imputa la chose aux catholiques; il imagina de donner de l'argent à des musulmans afin qu'ils incriminassent les catholiques d'avoir coupé les arbres, de faire, en un mot, un faux témoignage contre eux.

On me raconta l'histoire et j'étais disposé à agir, quand Notre-Dame du Sacré-Coeur arrangea elle-même l'affaire. Le Gouvernement instruisit le procès et appela à la «barre» les fameux témoins musulmans auxquels on fit prêter serment sur le Coran.

Les lois turques, en matière de procédure, font jurer les chrétiens sur l'Évangile, les juifs sur la Bible, et les musulmans sur le Coran, afin de leur faire avouer la vérité.

Dans le cas présent, les musulmans durent confesser la vérité, déclarèrent n'avoir pas vu les catholiques couper les arbres et que le curé schismatique leur avait donné de l'argent pour faire un faux témoignage. Grande fut la stupeur du curé schismatique qui, en guise de récompense, reçut un blâme très sévère du Gouvernement et des schismatiques honnêtes; il fut obligé de payer les frais du procès, et s'attira, en plus, le mépris de tout le monde.

Après avoir remercié Notre-Dame du Sacré-Coeur d'avoir donné une solution à cette singulière histoire, je parcourus le village, visitant tout le monde, même les schismatiques; partout j'ai trouvé beaucoup de foi, mais aussi j'ai vu une misère affreuse et générale. Dans tout le district d'Ackar, il n'y a pas eu de récoltes cette année-ci, à cause de la sécheresse et de l'invasion des sauterelles, vrai fléau destructeur.

Mais le village le plus éprouvé est celui d'Edbel; je m'y suis rendu, accompagné d'un curé, en 1 heure ½ à pied, dans des sentiers très mauvais et très dangereux. Depuis ma dernière chute de cheval, qui faillit m'être mortelle, je préfère, autant que je le puis, prendre la «voiture du Père Capucin» et me ménager, car j'aurai d'autres courses à cheval à faire, plus longues et plus fatigantes.

Dans ce village d'Edbel, je visitai les maisons, ou plutôt ces cases faites de terre, enfumées, où bêtes et gens font un seul et même ménage. Ici, la misère s'étale dans toute son horreur: les habitants ne sont que des squelettes ambulants. J'ai dû secourir trois familles qui allaient mou-

rir de faim si je n'eusse pas passé par là; j'ai décidé de leur donner chaque mois une aumône et, pour aujourd'hui, je leur ai donné l'argent nécessaire pour acheter du pain.

Mon cœur était tellement angoissé que je n'ai pu rester plus longtemps. Après avoir passé une nuit blanche, car je ne pus dormir à cause des moustiques et autres insectes, je dis le lendemain ma messe, puis j'adressai à ces pauvres villageois quelques paroles de consolation, d'encouragement, et mes phrases étaient coupées à chaque instant par des actions de grâces: «Amin, Amin, inçhâl-lah!» — Amen, Amen, s'il plaît à Dieu!

Le lundi 13 septembre, je rentraï à Tripoli pour m'y reposer et expédier mon courrier; deux jours après, je partais pour la deuxième partie de ma visite, plus longue et plus difficile.

J'ai emmené avec moi un pauvre petit orphelin de 9 ans, dont le père est mort en Amérique, et la mère presque folle. Ce cher enfant, doux, et intelligent, mourait littéralement de faim; il était complètement abandonné, des haillons couvraient à peine ce pauvre petit corps rongé de vermine. Arrivé chez moi, je lui fis prendre un bon bain, lui donnai de nouveaux vêtements et, avec une bonne et solide nourriture, cet enfant ne tarda pas à reprendre toute sa fraîcheur.

Ce pauvre petit bonhomme, qui ne cesse de remercier son père d'adoption, apprend à lire et à écrire en arabe, à me servir la messe, et mon secrétaire lui donne des leçons de français.

Comme le Bon Dieu est vraiment bon de m'avoir mis sur le chemin de ce pauvre enfant, qui se serait perdu corps et âme! Il a une sœur de 4 à 5 ans que je vais placer l'année prochaine chez les Bonnes Soeurs, car elle est trop jeune encore; j'ai chargé mon curé de s'en occuper en attendant.

Combien d'enfants sont comme eux dans cet état de misère et d'abandon absolu! Si j'avais eu des ressources, je me proposais de fonder un orphelinat; j'espère que le Bon Dieu me donnera les moyens de réaliser ce désir cher à mon cœur.

Deuxième partie de la Visite Pastorale

S'il me fallait aller à cheval à Bourge-Safita, centre du diocèse, il faudrait 14 et même 15 heures de trajet, à travers un pays très accidenté, sous un soleil tropical; j'ai pris le parti plus prudent d'aller par la voiture qui va de Tripoli à Homs, et de m'arrêter à moitié chemin, à un endroit désigné à l'avance, où un curé et un moukrebien m'attendaient avec les chevaux.

Je n'ai donc fait que 7 heures de cheval, au lieu de 14, ce qui est une grande économie. À Safita, je fus reçu avec enthousiasme par les catholiques, et aussi par les schismatiques.

Remis de mes fatigues, le lendemain, après ma messe, je me suis occupé des affaires de la paroisse; j'ai fait créer une citerne, construite il y a deux ans pour recueillir l'eau des pluies, qui doit servir à la construction de l'église Saint-Nicolas. Les conversions se multiplient, et la modeste chambre qui sert d'église ne peut plus contenir ce flot des néo-convertis. Je me vois donc forcé de construire un sanctuaire dédié à saint Nicolas; c'est à lui qu'incombe le soin de m'envoyer les ressources nécessai-

res pour son église. En attendant, je vais m'occuper de faire l'enclos du terrain de la future église, puis de faire des réparations préliminaires; j'ai fait soutenir avec de grosses poutres les toits des trois chambres du presbytère, qui menaçaient de crouler.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la visite que j'ai faite à mon école, dirigée avec talent par un de mes prêtres, ancien élève de la Propagande.

Cette école contient plus de cent enfants, catholiques et schismatiques, voire même protestants, qui apprennent le catéchisme, à lire et à écrire leur langue maternelle, puis le français, que l'on parle déjà assez correctement; chaque année le nombre des enfants augmente sensiblement.

Après leur avoir fait passer l'examen, après avoir félicité le professeur, j'ai distribué moi-même les récompenses, comme des croix, des médailles, des images, etc., ce qui fit plaisir aux enfants et aussi aux parents.

Ensuite, j'ai eu à cœur de réconcilier les schismatiques, qui s'étaient querellés entre eux à propos d'une candidature au Gouvernement fort contestée; en même temps, j'ai instruit un procès au sujet d'un four à pain qu'on appelle le «tannour».

Chacun se le disputait, il y eut des querelles, des luttes sérieuses; un des curés catholiques venant à passer au plus fort de la discussion, voulut s'interposer pour mettre la paix; mais des schismatiques, furieux, s'élançèrent sur lui, et le frappèrent rudement; on porta l'affaire devant le Gouvernement; jusqu'à maintenant, on ne sait rien de précis; mais j'espère que le tribunal rendra un jugement juste et sévère. J'ai toutefois apaisé les partis en colère, et je crois que l'on terminera cela avec entente et avec amour de la paix, comme je le leur ai fait comprendre; et tous m'ont promis de se réconcilier.

Après avoir réglé toutes les affaires, après avoir fait le missionnaire, le juge, l'avocat, et même le gendarme, je me suis mis en route pour aller dans un autre village, où il n'y a que des joies et des consolations, c'est:

Tannourine

Ce gros village, où j'ai mis trois prêtres actifs, est entièrement emporté; il n'y a presque plus de schismatiques. Ici, je suis tout à fait obligé de construire encore une église pour répondre aux exigences des événements.

Je me suis mis en quête d'un terrain pour cette destination, puis je me suis préoccupé de faire l'enclos du cimetière.

À mon arrivée, j'ai été très agréablement surpris d'entendre le plus jeune des enfants me lire en bon français un gentil petit discours, que je transcris ici textuellement:

«Vive Monseigneur Joseph Doumani!

» Toutes les âmes que la Providence a confiées à vos soins paternels tressaillent aujourd'hui de joie et d'allégresse. Tout le monde a salué avec enthousiasme cet heureux jour, cet heureux moment de votre visite.

» Tous vos diocésains sont unanimes à regarder ce jour comme celui d'une seconde pâque.

» Notre joie est grande, sans doute; elle est si grande! Elle est au-dessus de tout ce que la voix humaine peut exprimer. Votre visite actuelle a dissipé notre grande affliction occasionnée par votre longue absence. Certes,

cher Pasteur, plus votre absence nous avait tourmentés, plus votre retour nous réjouit. Semblables aux petits oiseaux qui, voyant voltiger leur mère, accourent à elle avec joie et bonheur, nous accourons à vos pieds vous témoigner notre soumission et notre gratitude.

» Veuillez, Monseigneur, bénir ces humbles sentiments que nous déposons à vos pieds comme l'expression de notre grand attachement et de notre amour pour Vous et pour la France que nous aimons ici beaucoup.

Vive, Vive, Vive

le Révérendissime Seigneur Joseph Doumani!

Vive la France!»

J'ai félicité mon jeune orateur, ainsi que les autres enfants. Comme partout ailleurs, j'ai dû pourvoir à de nombreuses nécessités; entre autres, j'ai dû acheter un mulet pour un pauvre bonhomme, nommé Moussa Abdouch, père d'une nombreuse famille; il louera son mulet pour faire le moukre, c'est-à-dire qu'il portera des marchandises, et le gain qu'il en retirera le fera vivre, lui et les siens. Pour commencer, je l'ai pris avec moi pour me guider dans la montagne jusqu'à la fin de ma visite pastorale; au retour, je lui ai donné un bon salaire; aussi est-ce avec effusion qu'il m'a remercié et embrassé les mains en pleurant. De plus, j'ai donné l'ordre qu'on m'amène à Tripoli le plus jeune de ses enfants, âgé de 9 ans; il restera chez moi, avec le petit orphelin que j'ai déjà.

Ici, comme ailleurs, j'ai eu à souffrir de la mauvaise nourriture, de la chaleur pendant le jour; du froid et des aboiements de chiens pendant la nuit, sans oublier les moustiques et autres insectes. J'ai été piqué à la main droite par un de ces affreux insectes, je ne sais si c'est un scorpion ou une autre bête malfaisante; ce que je sais, c'est que cette piqure m'a fait bien souffrir.

Après deux jours de travail, je suis parti pour Jaeoir-El-Afo, où la misère est aussi très grande; puis à Marmarita, où le pauvre curé a été battu par son frère à cause d'un héritage; j'ai réconcilié les deux frères et, après avoir pris un repos de quelques heures, je me suis mis en route pour Rabah, l'avant-dernière étape de ma visite, en passant la nuit au village de Caïmé.

De Marmarita à Caïmé, les chemins sont horribles; tout le pays est infesté de brigands de la pire espèce.

Très souvent, j'ai dû descendre de monture pour ne pas m'exposer à faire des chutes; il a fallu 4 à 5 heures de voyage au milieu des rochers.

À Caïmé, j'ai trouvé le pauvre curé qui souffrait d'un asthme; je lui ai conseillé de ne pas trop se fatiguer. Le lendemain de bon matin, après ma messe, je suis remonté à cheval pour aller à Rabah. Cette partie de la visite est la plus pénible, car ce village est perché, comme un nid d'aigle, sur l'un des plus hauts sommets; pour comble de malheur, nous nous sommes égarés au beau milieu de la montagne, et nous n'étions pas du tout rassurés, car les brigands pullulent, pillent et tuent tout ce qui se trouve sur leur chemin. Après plusieurs heures de recherches, nous nous sommes engagés dans un chemin, le plus abominable qui puisse exister dans le monde.

Ce n'est que le soir que nous sommes arrivés à Rabah, où nous sommes descendus chez le curé, qui était dans tous ses états en recevant son évêque.

Là, c'est l'air pur de la montagne: un vent presque continuel rend la saison d'été délicieuse; tandis qu'en hiver, pendant de longs mois, la neige couvre tout le village de son manteau blanc.

J'ai visité l'église, qui est assez grande; je l'ai vue entièrement crépie et pavée, cela m'a fait bien plaisir; puis j'ai été très heureux de constater les progrès du catholicisme, grâce au zèle et à l'activité du jeune curé.

Pendant mon court passage à Rabah, j'ai été témoin d'une attaque de brigands. Ces derniers assaillirent un convoi de moutons, de chèvres, de bœufs, etc., et frappèrent mortellement le pauvre pâtre.

Deux moissonneurs, ayant entendu les cris de la victime, coururent au village jeter l'alarme. Tous les gens furent sur pied, et en un clin d'oeil sur le lieu de la lutte; le combat s'engagea, terrible, sanglant; l'un des bandits lança un formidable coup de poignard au plus vaillant des chrétiens et lui coupa le bras droit; l'héroïque villageois, tel un tigre, se rue sur son adversaire et, de son bras gauche, lui arrache son poignard et le frappe vigoureusement. Les villageois restent enfin maîtres du terrain; les brigands s'enfuient avec le troupeau: il y eut des blessés, et on eut à déplorer la mort du pauvre berger. Le lendemain, l'un des bandits revint sans pudeur au village s'informer si le pâtre était bien mort. Il n'eut que le temps de déguerpir car, étant reconnu, il aurait passé un mauvais quart d'heure.

L'affaire fut portée au Gouvernement qui ne fit rien pour assurer la sécurité des pauvres chrétiens; lui-même tremble devant ces bandits qui se proclament bien haut les descendants directs du grand prophète Mahomet. Et puis, pour réprimer ces actes de brigandage, il faudrait une bonne et solide police, et la Turquie est trop occupée par ailleurs pour réorganiser ses légendaires policiers, qu'on achète à coups de bacchiches (pourboires).

Au moment de partir, je reçois la nouvelle que le frère du pauvre curé est mort en Amérique. Le Père Ibrahim, c'est le nom du curé, en fut très affligé, et je le consolai de mon mieux; il m'a beaucoup remercié et m'a demandé une bénédiction particulière pour lui, ce que je lui ai accordé de tout coeur.

Je terminai bien vite mes affaires ici, et me remis en route pour être à Homs, ou Emèse, avant le coucher du soleil.

Ce voyage s'est effectué, sous un soleil tropical, dans l'immense plaine; dans le lointain on aperçoit la fameuse Emèse, dernière étape de ma visite.

Il est à remarquer que de Rabah à Tripoli, il faut vingt-six heures de cheval, et pour éviter cette grosse fatigue, j'ai préféré mettre six heures de cheval pour arriver à Homs et, de là, prendre la voiture qui fait le service quotidien entre cette ville et Tripoli.

À Homs, je suis allé à l'archevêché, ou le Vicaire Général, en l'absence de Monseigneur, m'a reçu avec tous les honneurs; il ne savait me dire combien il était heureux de me voir ici; et comme je lui parlais de prendre la voiture le lendemain, il s'y est formellement opposé, trouvant que j'étais trop fatigué pour repartir si vite. Il avait raison et je restai deux jours de plus.

Cela m'a permis de visiter la partie de la ville détruite

par une terrible inondation; plus de 440 maisons sont abattues; 160 personnes et plus sont noyées, et les dégâts sont évalués à cinq cent mille francs. Le coeur saigne à la vue de tant de familles ruinées, exposées à mourir de froid et de faim.

Aussi, malgré mes grandes charges et les grosses dépenses que m'a coûtées ma visite pastorale, j'ai laissé avant de partir, entre les mains du Vicaire Général, la somme de cent francs pour aider à soulager quelques misères.

Et maintenant, je termine ma petite relation par une anecdote authentique que voici: le fait s'est passé à Homs il y a quelques années seulement.

Histoire d'une cloche

Il est à savoir que les musulmans ont en horreur le son de la cloche. Leur religion leur interdit tout autre son que le son humain. C'est pourquoi, les muezzins, ou gardiens des mosquées, grimpent au haut des minarets trois fois par jour, et appellent le peuple à la prière, en chantant ces paroles:

Allah Acbar; echhed enla ila ella Allah!
Echhed en Mahammed Raçoul Allah,
Haï ala Elsalat. Haè ala Elfalat. Allah
Acbar. La ila ella Allah.

«Dieu est grand, j'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, que Mahomet est son prophète. Venez à la prière, Dieu est grand.»

À cause de cette répugnance des musulmans, il n'y avait donc pas de cloches à Homs, et les pauvres chrétiens s'en tiraient comme ils pouvaient. Il y a quelques années, des missionnaires jésuites français vinrent dans cette ville, y fondèrent un collège et avec ce collège élevèrent une chapelle avec clocher et cloche.

Un beau matin, à la grande stupéfaction des bons mahométans, la cloche des RR.PP. Jésuites chantait joyeusement pour la première fois. Les musulmans se rassemblent, tiennent conseil et trouvent que cette cloche est un vrai sacrilège. La foule (musulmane), «à longs flots», court et s'amasse devant la maison de ces «diables d'Européens», et somme ceux-ci de faire taire et de descendre la cloche, qui trouble tant la quiétude musulmane.

Le vaillant Père Supérieur des Pères Jésuites se présenta à cette foule menaçante; sur le seuil de sa porte, il déclara à haute voix que la cloche restera en place, et que si l'on veut la faire descendre, on peut entrer!

Unissant le geste à la parole, le bon Père se met sur le côté de la porte, et, le bras étendu, avec un air menaçant; «Allons, entrez donc, je vous attends. — Essayez!».

Seulement, personne n'osa entrer, car on savait la maison française, et là-dedans, il n'y fait pas bon, disait-on.

Le mieux était de prendre le large et d'aviser autrement. Les musulmans s'adressèrent au Gouverneur, qui en fut tout ému. Cette Excellence se transporta elle-même chez les Jésuites pour réitérer la sommation; il essuya un nouveau et énergique refus. Toutes les autorités furent bouleversées, mais quand on vit cette histoire de la cloche tourner au tragique, on dut se résigner. Et la cloche française sonne tous les jours victorieusement.

Un malheur ne vient pas seul; ne voilà-t-il pas que les Grecs-schismatiques, encouragés par le coup d'audace des

Jésuites, eurent aussi une grosse cloche qu'ils firent résonner avec joie.

Nouvelle émotion et nouvelle explosion de colère des musulmans, qui allèrent protester bruyamment autour de l'église Grecque-schismatique.

L'évêque se présenta et leur dit carément :

« Messieurs, lorsque les Jésuites, qui sont Français, feront descendre leur cloche, je ferai descendre la mienne; et si cela ne vous plaît pas, allez au Gouvernement! »

Vaincus de ce côté, les musulmans menacèrent le Gouverneur et exigèrent de lui l'enlèvement de la cloche. On télégraphie au grand Gouverneur qui donne l'ordre d'abattre la cloche par la force armée, ce qui fut fait aux applaudissements des « joyeux musulmans ». Cette joie fut de courte durée, car l'évêque schismatique était parti lui-même à Beyrouth pour plaider sa cause auprès des Consuls, notamment près du Consul de Russie, qui protège les Grecs-schismatiques.

Les Consuls prirent en sérieuse considération cette curieuse affaire et obligèrent le gouvernement turc à replacer la cloche qui, depuis, rivalise d'entrain avec celle des Jésuites.

Voyant le Gouvernement se montrer faible, les musulmans alors jouèrent de ruse.

Ils ont une grande mosquée qui renferme les restes d'un prétendu prophète qu'on appelle : « Kaled-Ebn-Walid »; le temple porte son nom.

Du fond de son tombeau, Kaled-Ebn-Walid faisait, paraît-il, entendre de lugubres plaintes, surtout à l'heure de la prière des musulmans. Ceci les effraya tout d'abord, mais ils surent après que leur prophète se plaignait nuit et jour du son des cloches. C'est ainsi qu'ils entendirent distinctement : « Ah! Ah! Ah! je n'en puis plus! Ah! Ah! je suis torturé! Ah! Ah! par les cloches! Ah! Ah! des chrétiens!!! — Si les cloches parlent encore! Ah! — je vais partir! Ah! Ah!, etc. »

Ce fut une grosse sensation dans le monde musulman. Le Gouverneur, informé de cette nouvelle histoire, en parut ému; mais, suspectant la vérité, il se rendit au lieu du miracle, à l'heure des révélations.

Il entendit bien les lamentations, et resta quelques instants tout pensif devant le tombeau; soudain, au grand étonnement de tous, ce personnage officiel saisit une bonne cravache, souleva la draperie, et en frappa rudement le tombeau et les autres tapisseries. Des cris de douleur retentirent aussitôt, et on vit un pauvre bonhomme se soulever brusquement de dessous les tapis et implorer grâce.

Furieux, le Gouverneur donne l'ordre d'attraper tous les auteurs de cette ridicule comédie et de les jeter en prison.

À leurs aveux, on apprit ainsi que le fameux prophète n'était autre qu'un pauvre diable d'aveugle, qu'on avait payé pour proférer les plaintes aux heures indiquées.

Cette histoire de la cloche se termina par un immense éclat de rire des chrétiens. C'est ainsi que les cloches se

multiplièrent, non pas seulement à Homs, mais encore dans toute la Turquie. Les cloches ne sont donc que très récentes. Quant aux musulmans, leur haine est toujours aussi vivace; mais que peuvent-ils faire?

Après trois jours d'un repos bienfaiteur, j'ai remercié tous les bons Pères de l'évêché, qui m'ont reçu avec tant d'empressement, et j'ai pris la voiture qui m'a ramené à Tripoli, sain et sauf.

Je suis fatigué il est vrai, mais je suis très consolé par tout le bien qui se fait; je bénis le bon Dieu d'avoir pu remédier un peu à bien des misères, quoiqu'il y ait beaucoup à faire encore.

Voici, maintenant, ce que le bon Dieu m'a aidé à faire, en cette année, dans mon diocèse, grâce à mes chers Bienfaiteurs et Bienfaitrices

À Miniara

Un escalier en pierre pour monter à la terrasse de l'église Saint-Joseph.

Une cloche d'à peu près 300 kg.

Un solide et joli clocher en granit.

Pavage de la terrasse de l'église pour empêcher les gouttières de pénétrer à l'intérieur.

À Chek Mouhammed

Crépissage de l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Construction d'un presbytère de quatre chambres, dont deux grandes et deux petites, à la place d'une seule chambre qui menaçait de tomber.

À Beurge-Safita

Crépissage d'une grande citerne construite l'année dernière pour recueillir les eaux de pluie pour la construction d'une église, la maison où nous officions ne pouvant plus contenir la nation qui se multiplie.

À Tannourinn

Achat d'un terrain pour construire une église, pour les mêmes raisons qu'à Beurge.

Achat d'un mulet pour faire vivre une nombreuse famille.

Secours à plusieurs familles réduites à la misère, ainsi qu'à beaucoup de pauvres malheureux dans ce diocèse.

Frais de voyages, de chevaux, de voiture, etc., etc., pendant un mois pour la visite pastorale de ce diocèse.

Tout ce que Dieu m'a aidé à faire cette année, grâce à mes chers Bienfaiteurs et Bienfaitrices, dans mon diocèse, m'a coûté dix mille francs.

Parmi ce que j'ai à faire l'année prochaine, si le bon Dieu le veut, ce qui est le plus urgent : c'est construire une grande église de 30 mètres de long et 18 de large à Beurge-Safita, et une autre église à Tannourinn moins grande de trois mètres de long et deux de large.

† Joseph DOUMANI
Évêque de Tripoli de Syrie, etc.

